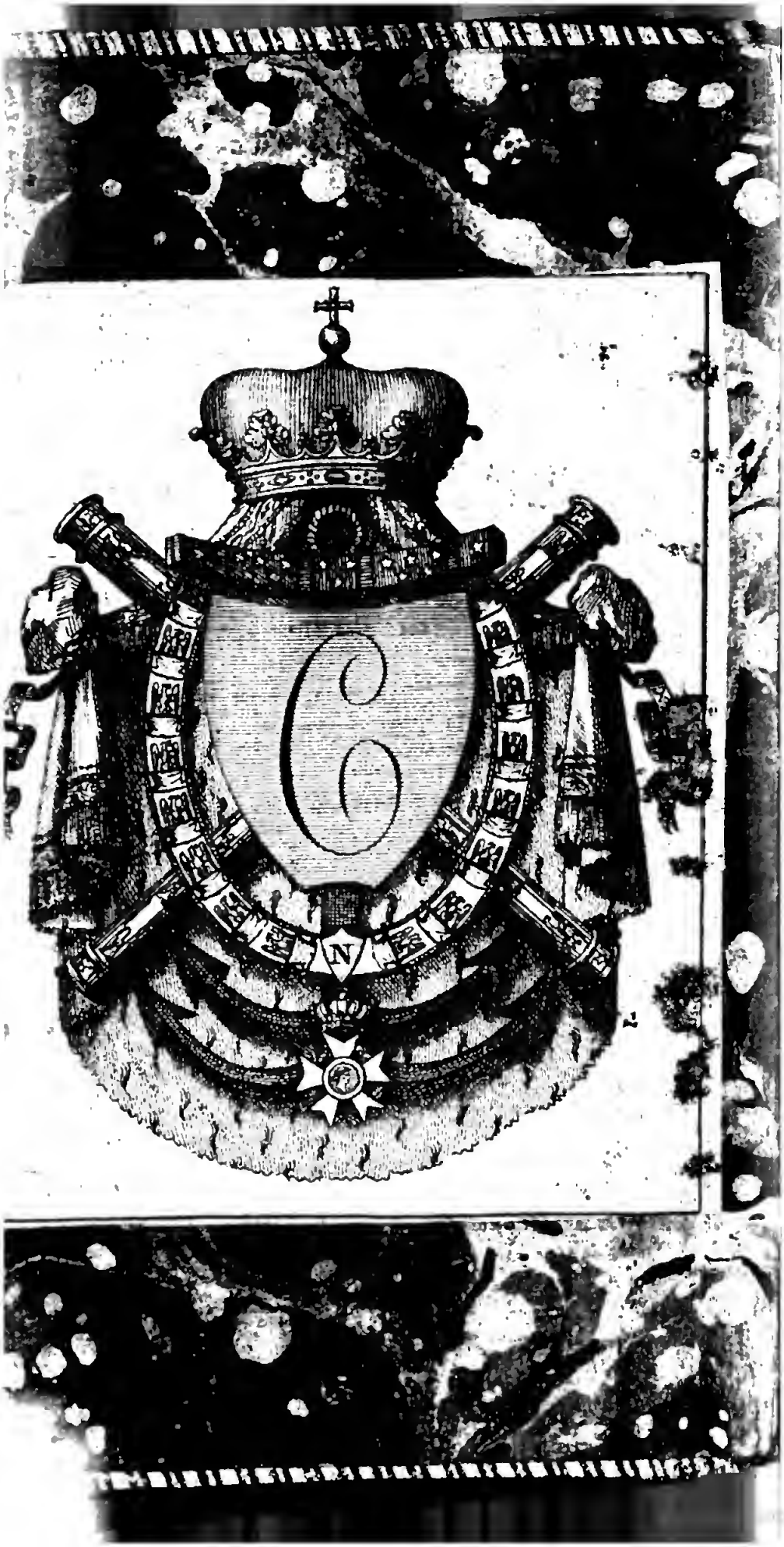

6
N

5706.

Palat. LX 1 120

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.

Seconde Classe :

HISTOIRE.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre ſoit brochés, ſoit reliés en veau fauve ou écaille, & dorés ſur tranche, ainſi qu'avec ou ſans le nom de chaque Souſcripteur imprimé au frontiſpice de chaque volume.

La ſouſcription pour les 24 vol. reliés eſt de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

On eſt libre de ne ſouſcrire que pour la demi-année.

Les Souſcripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poſte que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 ſ. pour l'année entiere, ou 3 liv. 12 ſ. pour la demi-année, à cauſe des frais de poſte.

Il faut s'adreſſer au Directeur de la Bibliothèque, *rue d'Anjou, la deuxième porte cochère, à gauche, en entrant par la rue Dauphine, à Paris.*

TRAITÉ

DE

CHRONOLOGIE,

Pour ſervir d'introduction à la lecture de l'Hiſtoire.

LA CHRONOLOGIE eſt la connoiſſance du tems auquel chaque époque doit être rapportée.

Les erreurs, que l'on fait en chronologie & dans le calcul des années, ſe nomment anachroniſme.

Le COMPUT eſt une ſupputation des tems qui ſert à régler & le calendrier & les fêtes & les féries de l'année. Les Computiſtes s'appliquent à déterminer tous les

caractères chronologiques qui appartiennent à chaque année.

La DATE eſt un chiffre, une note, une marque du jour, du mois & de l'an auquel une action s'eſt paſſée. Cette dénomination eſt tirée de la formule des actes qui ſont *donnés* tel jour, telle année.

Le STYLE eſt une manière de ſupputer les tems propre à certains peuples, & uſitée en certains lieux: aujourd'hui on diſtingue entre les Catholiques & les Proteſtans le vieux & le nouveau ſtyle.

L'INTERCALATION eſt l'interpoſition d'un mois ou d'un jour entre deux mois ou deux jours. De quatre en quatre ans, le 24 Février eſt un jour intercalaire

que l'on nomme auſſi biſſextile.

§. I.

Du Calendrier.

Le CALENDRIER eſt une diſtribution politique de l'année que les hommes ont accommodée à leurs uſages ; c'eſt une table qui contient l'ordre des jours, des ſemaines, des mois & des fêtes qui ſurviennent dans le cours de l'année. Le nom de Calendrier vient de *Calende*. Ce mot appartenoit au premier jour de tous les mois, & étoit écrit en gros caractères à la tête de chacun d'eux.

Le Calendrier Romain doit ſon origine à Romulus. Numa Pompi-

lius le réforma & y ajouta les mois de Janvier & de Février. Les intercalations ordonnées par ce Prince furent mal obſervées par les Pontifes à qui Numa en avoit confié le ſoin. Il en réſulta un très-grand déſordre que Céſar répara l'an de Rome 708, quand il fixa l'année à 365 jours 6 heures. Il donna 31 jours aux mois de Janvier, d'Août & de Décembre, qui n'en avoient auparavant que 29.

L'année ſolaire n'a pas ſix heures entières au-delà des 365 jours, il s'en faut de 11 minutes. Cette erreur preſqu'imperceptible devint conſidérable par la ſucceſſion des tems, en ſorte que le point de l'équinoxe du printems qui doit être

au 21 Mars étoit remonté au 11 de ce mois.

Le Pape Grégoire XIII ordonna qu'au lieu de compter 5 on compteroit 15 au mois d'Octobre 1582, & pour prévenir pour la ſuite l'erreur qu'on venoit de corriger, le même Pontife voulut que la centième année de chaque ſiècle ne fût point biſſextile, mais ſeulement la centième du quatrième ſiècle. Ainſi dans l'eſpace de quatre ſiècles on retrancha trois jours pour ſuppléer aux onze minutes qui manquent aux ſix heures.

Cette précaution cependant n'a fait que diminuer l'erreur & ne l'a point détruite, car M. de Caſſini a démontré qu'au bout de 400 ans

il y aura encore plus de deux jours de variation dans l'équinoxe.

C'eſt ce retranchement de dix jours & cette réformation ordonnée par le Pape Grégoire, qui a fait donner le nom de ce Pontife au Calendrier & qui a établi la diſtinction que l'on fait encore aujourd'hui du vieux & du nouveau ſtyle.

Des Calendes, des Nones & des Ides.

Les Romains ſe ſervoient de trois termes pour marquer les jours du mois. Les Calendes étoient le premier de chaque mois; les Nones le 5 ou le 7, & les Ides le 13 ou le 15.

On les comptoit en rétrogradant, en ſorte que le 14 Décembre étoit marqué le 19 avant les Calendes de Janvier; le 2 de Janvier étoit le 4 avant les Nones de Janvier, & ainſi de ſuite.

Les Calendes étoient inconnues aux Grecs, de-là vient le Proverbe *renvoyer aux Calendes Grecques*, pour remettre à un tems qui ne vient jamais.

Les Nones étoient le 5 des mois de Janvier, Février, Avril, Juin, Août, Septembre, Novembre & Décembre. Les Ides de ces mêmes mois étoient le 13. Pour les autres mois les Nones étoient le 7 & les Ides le 15.

Des Lettres Nundinales & Dominicales, & des Cycles.

LES LETTRES NUNDINALES étoient un cercle formé des neuf premières lettres de l'alphabet qui ſe répétoient ſucceſſivement chaque année. Le jour du marché, ou de l'aſſemblée, étoit indiqué par une de ces lettres; ainſi le jour nundinal ſe trouvant ſous la lettre A au 1, au 9, au 17 & au 25 Janvier, & ainſi de ſuite, la lettre D étoit la lettre nundinale de l'année ſuivante.

Les premiers Chrétiens choiſirent auſſi des lettres pour marquer leurs jours, & ils les appellèrent DOMINICALES, parce qu'elles ſervoient

principalement à marquer le Dimanche. Ils les ſubſtituèrent dans leur Calendrier aux lettres nundinales des Romains ; mais comme le Dimanche revient tous les huit jours, ils ne prirent que ſept lettres.

Par la réformation de Grégoire XIII, l'ordre des lettres dominicales fut troublé. La lettre G étoit la lettre de l'année 1582. Lorſque le retranchement de dix jours fut fait, le Dimanche ſe trouva marqué par la lettre C. On répara cette eſpèce de confuſion, en formant une nouvelle table ſur le modèle de l'ancienne, qui depuis a été rigoureuſement ſuivie.

Le cercle des lettres dominicales

devroit faire ſa révolution en ſept ans; mais l'ordre en eſt interrompu par l'année biſſextile. La lettre F qui tombe au jour qui précède le biſſextile, c'eſt-à-dire, le 24 Février, ſe répète deux fois. Il arrive alors que E qui eſt la lettre dominicale de l'année ne ſe trouve plus au Dimanche, & par ce dérangement la lettre D devient la dominicale du reſte de l'année. C'eſt par cette raiſon qu'on trouve dans les Calendriers deux lettres dominicales pour les années biſſextiles.

Cette interruption formée par le biſſextile eſt cauſe que la révolution entière des ſept lettres dominicales ne s'achève que dans

l'eſpace de 28 ans; & c'eſt-là l'origine du Cycle ſolaire.

Le CYCLE SOLAIRE eſt la révolution de 28 ans, marquée par des nombres qui vont ſucceſſivement & ſans interruption l'un après l'autre, dans leur ordre, depuis le premier juſqu'au dernier, & qui ſe répètent enſuite pour tourner ſans ceſſe ſur eux-mêmes. Lorſque cette révolution eſt terminée, les lettres qui marquent les Dimanches & les autres féries reviennent dans le même ordre où elles étoient déjà. Le Cycle n'a été établi que pour trouver l'ordre de ces lettres.

Il y a quatre Cycles uſités dans le Comput Eccléſiaſtique; le Cycle ſolaire dont nous venons de

parler, le Cycle lunaire ou le Nombre d'or, l'Epacte & le Cycle de l'Indiction.

Le Cycle lunaire eſt une période de dix-neuf années lunaires & de ſept mois intercalés qui reviennent à dix-neuf années ſolaires.

Ces dix-neuf années ſont marquées comme le Cycle ſolaire, par dix-neuf nombres qui ſe ſuivent & ſe répètent enſuite lorſque la révolution eſt achevée.

Il fut reçu par les premiers Chrétiens pour déterminer par un ordre certain les jours des nouvelles lunes paſchales dans le cours des dix-neuf années; & le nombre qui marquoit la lune paſchale de l'année étoit appellé Nombre d'or. Au

tems de la réformation par Grégoire XIII, on vérifia que le calcul fait par le nombre d'or étoit fautif, on le rejetta en conſéquence du Calendrier pour y ſubſtituer les Epactes. Cependant le Nombre d'or ſert à trouver les Epactes, & ces deux Cycles font voir dans l'un & l'autre Calendrier que les nouvelles lunes arrivent tous les ans onze jours plus tard.

L'EPACTE eſt la différence de onze jours qui ſe trouvent entre l'année ſolaire & l'année lunaire. En conſéquence on ajoute chaque année onze au nombre de l'Epacte de l'année précédente.

Cette révolution qui ne ſe termine qu'après trente ans eſt mar-

quée par les nombres 1 à 30. Quand arrive la trente-unième année, ces nombres ſe retrouvent dans leur ordre naturel.

L'INDICTION eſt une révolution qui ſe renouvelle tous les quinze ans. Conſtantin l'établit pour tenir lieu des olympiades dont il abolit l'uſage.

§. II.

Du Siècle, de l'Année ſabbatique, du Jubilé & du Luſtre.

LE SIÈCLE eſt un eſpace de cent années ou de cent révolutions ſolaires. Il a été établi d'après la plus longue durée de la vie des hommes.

Lorſque les Romains eurent chaſſé

les Tarquins, Rome fut affligée de la peſte. Publicola, le premier Conſul, voulant appaiſer la colère des Dieux, ordonna des jeux qu'on nomma ſéculaires, parce qu'ils ne devoient être célébrés que tous les cent ans. On envoyoit alors des Hérauts pour inviter les peuples à une fête que perſonne n'avoit vue & que perſonne ne verroit plus.

L'ANNÉE SABBATIQUE étoit la ſeptième année pendant laquelle les Juifs laiſſoient repoſer les terres, ſuivant la loi de Moyſe. Cette même loi appelloit *Jubilé* la cinquantième année qui ſuivoit la révolution de ſept ſemaines d'années; & lorſqu'elle arrivoit, les eſclaves étoient libres, & tous les hérita-

ges retournoient à leurs anciens maîtres.

C'eſt à l'imitation des jeux romains que le Pape Boniface VIII établit, il y a 400 ans, *l'an ſéculaire chrétien*, qu'on appelle le grand Jubilé. L'an de la première célébration apporta tant de richeſſes à Rome, que les Allemands l'appellèrent l'année d'or.

Le Pape Clément VI ordonna en 1350 que l'année jubilaire ſeroit célébrée de cinquante en cinquante ans. Enfin le Pape Sixte IV voulut que le Jubilé fût célébré tous les vingt-cinq ans.

Le LUSTRE parmi les Romains comprenoit un eſpace de cinq ans.

§. III.

De l'Année.

Dans l'antiquité la plus reculée, l'année de toutes les nations étoit lunaire. Les hommes curieux de découvrir la cauſe de la viciſſitude des ſaiſons s'apperçurent enfin que l'éloignement ou la proximité du ſoleil produiſoit cette diverſité, & ils appellèrent ainſi année l'eſpace de tems que le ſoleil emploie à parcourir l'intervalle dans lequel il roule ſans ceſſe.

Ainſi l'année eſt la meſure du tems que le ſoleil ou la lune emploient à revenir au point du zodiaque d'où ils ſont partis.

L'année ſolaire eſt de 365 jours, 5 heures, 49 minutes.

L'année lunaire plus courte ne comprend que 354 jours & 49 minutes.

Les Aſtronomes admettent encore une autre diſtinction qu'ils appellent l'an Planétaire. C'eſt le tems qu'une planète emploie à parcourir le zodiaque par ſon mouvement propre d'orient en occident. Ainſi l'an planétaire de la lune n'eſt que de 27 jours; celui du Soleil, de Vénus & de Mercure, eſt de 365 jours; celui de Mars de 2 ans; celui de Jupiter de 12 ans, & l'an planétaire de Saturne de 30 ans.

L'année des Hébreux étoit lunaire; cependant comme tous les trois

ans ils intercaloient un mois de 30 jours, leur année ſe rapprochoit de l'année ſolaire.

L'année Egyptienne eſt de 365 jours fixes, & il n'y en a aucune biſſextile; ainſi de quatre en quatre ans l'année Egyptienne anticipe un jour ſur l'année Julienne.

Les Romains avoient d'abord une année de 10 mois ſeulement; on y en ajouta enſuite deux autres, & enfin Jules-Céſar régla l'année à 365 jours, 6 heures.

Les Romains commençoient l'année par Janvier; d'autres par le 14 & par le 26 Février; d'autres par le 1, le 13 ou le 25 Mars: quelques-uns par le point de l'équinoxe du printems.

Les Juifs & preſque toutes les Nations de l'Orient commençoient leur année civile à la nouvelle lune de Septembre, & leur année eccléſiaſtique ou ſacrée à la nouvelle lune de Mars.

Il y a actuellement à Rome deux manières de compter l'année, l'une employée par les Notaires commence à la Nativité de N. S.; l'autre commence au mois de Mars, à cauſe de l'Incarnation, & c'eſt dans cette forme que les bulles & les brefs des Papes ſont datés.

En France, ſous la ſeconde race de nos Rois, l'année commençoit à Noël. Dans la ſuite elle commença le lendemain de Pâques. Enfin depuis 1564, en vertu d'une

Ordonnance expreſſe de Charles IX, on a commencé l'année en Janvier.

En Angleterre l'année civile, notamment pour les actes du Parlement, commence le 25 Mars.

Les Grecs comptent les années du monde du 1 de Septembre.

Les Mahométans ont fixé le commencement de leur année au moment où le ſoleil entre dans le ſigne du Bélier.

Les Gentils de l'Inde commencent la leur le 1 de Mars.

On appelle biſſextile l'année qui eſt plus longue d'un jour que l'année commune.

§. IV.

Du Mois.

Le mois ſolaire ou aſtronomique eſt le tems que le ſoleil emploie à parcourir un ſigne du zodiaque, c'eſt-à-dire, 30 jours l'un portant l'autre. Cependant il y a des ſignes dans leſquels le ſoleil ne demeure que 29 jours & demi, & d'autres où il demeure 31 jours & quelques heures.

La lune parcourt le zodiaque en 27 jours, 7 heures & 43 minutes; mais elle ne rejoint le ſoleil qu'en 29 jours, 12 heures & 44 minutes.

Les Grecs & les Romains ſe ſervoient de mois lunaires, & leur

donnoient alternativement 29 & 30 jours.

Les Juifs avoient auſſi des mois lunaires. Ceux des Egytiens n'avoient que 30 jours ; mais leur année devint julienne, après que les Romains eurent conquis l'Egypte.

Les mois ſont quelquefois appellés lunes. Chaque lune a ſon nom particulier. On appelle lune de Mars celle qui commence au mois de Mars, & dont le quatorzième jour tombe après l'équinoxe. La lune paſchale eſt celle dans laquelle la fête de Pâques eſt célébrée, & les bornes des lunes paſchales ſont le 8 Mars & le 5 Avril, de ſorte que la célébration de la Pâque eſt entre le 22 Mars & le 25 Avril.

§. V.

De la Semaine.

La ſemaine eſt une diviſion de tems de ſept jours en ſept jours, & 52 ſemaines forment & compoſent une année entière.

Les Aſſyriens, les Egyptiens, les Juifs & preſque tous les Orientaux ſe ſont toujours ſervis de ſemaines compoſées de ſept jours; mais cet uſage ne s'eſt établi dans l'Occident qu'avec le Chriſtianiſme.

Les Grecs comptoient leurs jours par décades ou dixaines.

Les Romains par neuvaines.

Les Payens ont donné aux ſept jours de la ſemaine le nom des ſept

planètes. Les Chrétiens les ont conſervés, mais ils les ont un peu corrompus. Il en faut excepter le jour du ſoleil que nous avons appellé le Dimanche.

Le lundi étoit le jour de la Lune.
Mardi le jour de Mars.
Mercredi le jour de Mercure.
Jeudi le jour de Jupiter.
Vendredi le jour de Vénus.
Samedi le jour de Saturne.

§. VI.

Du Jour.

Le jour eſt une durée de 24 heures pendant laquelle le ſoleil fait le tour de la terre, ou, pour parler plus exactement, pendant laquelle la terre préſente toutes ſes

parties au ſoleil. Communément on entend par jour le tems de la lumière, & on appelle nuit le tems de l'obſcurité.

Le commencement du jour eſt déterminé ſelon l'uſage de chaque nation.

Les Egyptiens le fixoient à minuit comme aujourd'hui les François & preſque toutes les nations de l'Europe.

Les Chaldéens le faiſoient commencer au lever du ſoleil.

Les Juifs & les Athéniens au coucher.

Les Italiens comptent auſſi la première heure du jour au ſoleil couchant.

Quand le ſoleil eſt dans l'équi-

noxe du printems vers le 20 Mars, ou dans l'équinoxe d'automne vers le 25 Septembre, le jour eſt égal à la nuit par toute la terre.

§. VII.

Des Heures.

La plus ancienne manière de diviſer le jour eſt de le partager en deux parties. On appelloit *matin* le tems qui précède le midi ou le milieu du jour, & *ſoir* la partie du jour qui ſuccède au midi.

Le jour a été diviſé enſuite par les premiers Romains en quatre parties que l'on a nommées Prime, Tierce, Sexte, None. Prime commençoit à ſix heures, Tierce à neuf heures, Sexte à douze heu-

res ou midi, & None à trois heures.

La nuit étoit de même diviſée en quatre parties que l'on nommoit veilles, & qui chacune duroit trois heures.

Pendant la guerre Punique les Romains connurent la diviſion du jour en 24 parties, & elle s'eſt conſervée juſqu'à nous; ainſi l'heure eſt une meſure de tems qui forme la vingt-quatrième partie du jour.

On diviſe l'heure en 60 minutes; chaque minute en 60 ſecondes; chaque ſeconde en 60 tierces; mais ces préciſions ne ſont utiles qu'en Aſtronomie.

§. VIII.

Des Ages.

LES AGES ſont une étendue de tems pendant laquelle la nature a changé ſenſiblement. Quelquefois auſſi ce ſont des périodes fixées ſur un petit nombre d'évènemens fameux.

L'antiquité mythologique compte l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge d'airain & l'âge de fer.

On prend auſſi quelquefois le mot d'age pour celui d'ere ; ainſi on appelle en Chronologie l'age du monde, le tems qui s'eſt écoulé depuis ſa création. Ainſi on dit que l'incarnation eſt arrivée l'an 3984 de l'âge du monde.

La manière la plus commune aujourd'hui eſt celle qui partage tous les tems du monde en 7 âges.

1. L'âge du monde qui commence à ſa création, l'an 1.
2. Celui du déluge qui arriva l'an 1657.
3. Celui de la vocation d'Abraham, l'an 2017.
4. Celui de la ſortie des Juifs de l'Egypte, l'an 2453.
5. Celui de la fondation du Temple de Salomon, l'an 2972.
6. Celui de la liberté accordée aux Juifs par Cyrus, l'an 3446.
7. Celui de la Naiſſance de J. C., l'an 3446.

C'eſt à Varron qu'on doit cette belle diviſion de l'Hiſtoire Grecque

en tems inconnus, en tems fabuleux & en tems hiſtoriques ; mais elle ne pouvoit ſervir que pour les Grecs.

§. IX.

Des Périodes.

On donne le nom de Périodes à certains Cycles ou révolutions d'années qui ſe répètent perpétuellement. Elles portent pour la plupart le nom de leurs auteurs & de ceux qui les ont introduites dans la Chronologie.

On connoît chez les anciens la Période Callipique & celle de Methon, qui ſont deux différentes corrections du Calendrier Grec. Nos

Auteurs ſacrés ont la Période Victorienne & celle de Denys-le-Petit ; mais nous ne parlerons que de la Période Julienne, parce que c'eſt celle qui eſt la plus généralement employée.

Elle a été établie par Joſeph Scaliger, ſur la réformation du Calendrier Romain, qui s'eſt faite ſuivant l'année de Jules-Céſar, c'eſt pourquoi elle a été appellée Julienne.

Elle eſt compoſée de la multiplication des trois Cycles ou révolutions ordinaires, de 15 pour l'indiction Romaine, de 19 pour le Nombre d'or ou le Cycle lunaire, & de 28 pour le Cycle ſolaire, dont le produit eſt 7980. Ainſi la Pé-

riode Julienne eſt un eſpace de tems qui renferme près de 8000 ans.

Elle eſt d'un très-grand uſage dans le calcul des tems, puiſque dans cet eſpace de 8000 ans, il n'y a qu'une ſeule année qui ait le même nombre pour ſon Indiction, ſon Cycle lunaire, & ſon Cycle ſolaire.

Par exemple, l'année de la naiſſance de J. C. avoit du Cycle ſolaire 10, du Cycle lunaire 2, de l'Indiction 4, & l'on trouve qu'il n'y a que l'an 4714 dans toute la Période qui ſe rencontre avec les mêmes Cycles.

En remontant dans cette Période juſqu'à ſa première année, c'eſt-à-dire, juſqu'à celle dans laquelle

chaque Cycle ſe trouve à ſon commencement, cette année ſera de 730 ans plus ancienne que le monde. Ainſi ſuivant le calcul du P. Petau, le monde a été créé l'an 730 de la Période Julienne.

§. X.

De l'Ere du Monde.

On ſait en général que les Eres ou les époques ſont des tems certains & fixes d'où l'on commence à compter les années. Elles ſont fondées ſur des évènemens fameux, & chaque nation a voulu avoir la ſienne.

Les uns ont compté par les conſuls ou par les indictions; les autres comptoient ſeulement par les années du monde; quelques-uns par

les années de leurs anciens Rois, ou par les années de fondation, ou de dédicace de leurs villes, comme les Romains; quelques autres enfin par celles des assemblées générales ou des jeux publics de leur nation, & c'est ainsi que les Grecs comptèrent par olympiades.

Mais la plus vaste division chronologique est celle qui partage tous les tems du monde en deux différentes Eres : l'Ere du monde & l'Ere chrétienne.

L'Ere du monde, c'est tout l'espace du tems qui a précédé la naissance de J. C. & l'Ere chrétienne est la suite d'années qui se sont écoulées depuis cette époque jusqu'à présent.

Les uns donnent à l'Ere du monde environ 4000 ans ; c'eſt l'opinion du P. Petau, d'Oſſerus, & d'autres célèbres Chronologiſtes.

Les autres fondés ſur l'autorité de l'Hiſtorien Joſephe, lui donnent 6000 ans. Ce dernier eſt plus conforme que le premier, à ce qui nous reſte des hautes antiquités des Chaldéens, des Egyptiens & des Chinois.

Au reſte, les opinions ſont ſi partagées ſur cet objet ; il eſt ſi difficile de les concilier ; les diſcuſſions auxquelles les différens Chronologiſtes ſe ſont livrés pour combattre leurs adverſaires ſont d'une nature ſi étrangère à notre plan, qu'on ne nous blâmera pas de les ſupprimer.

§.

§. XI.

Des Myriades, des Olympiades, des Ans de Rome, des Eres de Nabonaſſar & des Seleucides.

Les Myriades ſont la plus grande étendue de tems que les Chronologiſtes ayent imaginée : elles contiennent chacune dix mille ans. Les Chaldéens & les Egyptiens faiſoient remonter leur origine à une ſi haute antiquité qu'ils ſupputoient leurs périodes hiſtoriques par Myriades.

La grande année des Platoniciens étoit de trente-ſix mille ans. Ils prétendoient qu'après cette révolution les planètes ſe trou-

veroient au même point où elles étoient en la commençant.

La Grèce n'avoit rien de ſi magnifique que ſes jeux Olympiques. Elle les célébroit au ſolſtice d'été, de quatre en quatre ans; & ils devinrent ſi ſolemnels que la Grèce en fit ſon époque pour compter les années. On appella Olympiade un eſpace de quatre ans, qui s'étendoit d'une célébration des jeux Olympiques à l'autre.

La première Olympiade a commencé l'an 3938 de la Période Julienne, l'an 3208 du monde, l'an 776 avant la naiſſance de J. C. & vingt-trois ans avant la fondation de Rome.

La dernière eſt la 304e qui finit

l'an 440 de l'Ere Chrétienne.

Les Romains comptèrent leurs années depuis la fondation de Rome; cette célèbre fondation eſt rapportée à la fin de la troiſième année de la ſixième Olympiade, qui répond à l'an 3961 de la Période Julienne, à l'an 3230 du monde, & à l'an 753 avant J. C.

L'Ere de Nabonaſſar, la plus fameuſe pour les années Egyptiennes, a été ſur-tout employée dans les anciennes obſervations aſtronomiques. Cette Ere de Nabonaſſar, ſuivant le P. Petau, commença le 26 Février de l'an 3967 de la Période Julienne, laquelle année répond à l'an du monde 3237, & à l'an 747 avant J. C.

L'Ere des Seleucides, ou les ans des Grecs en uſage chez les Macédoniens, & même chez les Juifs lorſqu'ils leur furent ſoumis, commence à l'an 4402 de la Période Julienne, qui répond à l'an du monde 3742, dans la cent dix-ſeptième Olympiade, & à l'an 312 avant J. C.

Les ans Juliens commencent au tems où Jules-Céſar ordonna la réformation du Calendrier; la première année Julienne répond à l'an 4669 de la Période Julienne, à l'an du monde 3939, à l'an 707 de la fondation de Rome, & à l'an 45 avant J. C.

§. XII.

De l'Ere Chrétienne, de celle des Martyrs, de l'Hegyre & de l'Ere de Jez-de-Gird.

Les premiers Chrétiens n'avoient point d'autres époques que celles des Romains ou des autres nations payennes au milieu desquelles ils vivoient.

En 527, sous l'Empereur Justinien, Denis-le-Petit établit l'Ere Chrétienne, qui fut reçue par l'Eglise d'Orient & l'Eglise d'Occident, & peu d'années après universellement approuvée par tous les Chrétiens.

Cette Ere fut réglée sur l'incarnation de N. S., & c'est ainsi que

comptent encore les nations qui n'ont point reçu la réformation Grégorienne.

L'Ere Chrétienne, ſuivant le P. Petau, commence ſix jours après la naiſſance de J. C. le premier de Janvier de l'an 4714 de la Période Julienne, & environ à la moitié de la 194e Olympiade, ce qui répondoit à l'an du monde 3984, à l'an de Rome 754, & à l'an Julien 46.

On ne commença en France à compter par les années de la naiſſance de J. C. que dans le VIIIe ſiècle, & le Pape Eugène IV, en 1413, a été le premier qui ait employé dans les Bulles l'année de l'Incarnation.

Avant l'établiſſement de l'Ere

Chrétienne, les Auteurs eccléſiaſtiques, ſur-tout ceux d'Alexandrie, ſe ſervoient de l'Ere de Dioclétien qu'ils appelloient auſſi l'Ere des Martyrs, à cauſe du grand nombre de Chrétiens que ce Prince fit mourir à Alexandrie.

L'origine de l'Hegyre eſt très-connue. Ce mot ſignifie fuite, & c'eſt en effet la fuite de Mahomet, chaſſé de la Mecque par ſes concitoyens, que les Muſulmans ont voulu conſacrer en en faiſant leur époque principale. Elle eſt fixée au 16 de Juillet de l'an 622 de J. C. qui répond à l'an 5353 de la Période Julienne & à l'an du monde 4625.

On ſe ſert encore de l'Ere de

Jez-de-Gird, qui eſt de onze ans plus courte que l'Hegyre, & qui a pris la place de celle de Nabonaſſar, uſitée auparavant dans l'Arabie. Cette Ere fut établie au commencement du règne de Jez-de-Gird, dernier Roi de Perſe, & les Orientaux ſemblent marquer par cette Ere, plutôt la chûte de l'Empire de Perſe, que la première année du règne de Jez-de-Gird. Elle commence à l'an 11 de l'Hégyre qui répond à l'an 5363 de la Période Julienne, du monde 4635, & de J. C. 632.

Voilà, en matière de Chronologie, tout ce qu'il eſt important de connoître. Le reſte doit être livré à la diſcuſſion des Savans.

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

HISTOIRE ANCIENNE.

DONNER une idée des peuples dont il ſeroit honteux de n'avoir aucune connoiſſance ; tracer aux yeux la ſuite des révolutions ; montrer les gouvernemens dans leur principe, dans leur progrès, dans leur décadence, & accoutumer à voir les effets dans leurs cauſes : tel eſt l'objet qu'on a cru devoir ſe propoſer ici. On verra quelquefois des tems heureux, où les connoiſſances, les loix & les mœurs faiſoient

la proſpérité des états : mais on verra plus ſouvent des tems malheureux, où l'ignorance, les préjugés, les erreurs & les vices préparoient les calamités des peuples, & ruinoient les empires les plus floriſſans.

Nés du ſein de la barbarie, les arts & les ſciences ont ſucceſſivement éclairé un petit nombre de nations privilégiées. C'eſt une lumière qui ſe cache aux unes, à meſure qu'elle ſe montre aux autres, & qui n'éclaire jamais qu'un horiſon très-borné. Capable d'un certain accroiſſement, elle s'affoiblit auſſi-tôt qu'elle ne peut plus croître, elle s'éteint par degrés, & ne ſe reproduit, que pour

éprouver encore les mêmes révolutions.

Il y a donc deux ſortes de barbaries, l'une qui ſuccède aux ſiècles éclairés, l'autre qui les précède; & elles ne ſe reſſemblent point. Toutes deux ſuppoſent une grande ignorance : mais un peuple, qui a toujours été barbare, n'a pas autant de vices qu'un peuple qui le devient après avoir connu les arts, les ſciences & toutes les jouiſſances du luxe.

Or, on entend par les mœurs d'une nation, ſes habitudes, ſes coutumes & ſes uſages conſidérés par rapport au bien & au mal qui en naiſſent. On voit donc que les mœurs ſont ſujettes à toutes les révolutions de

l'eſprit humain : elles ne ſont pas les mêmes chez les peuples qui ont toujours été barbares, chez ceux qui s'éclairent, & chez ceux qui retombent dans la barbarie. Il doit y avoir entre les habitudes, les coutumes & les uſages, d'après leſquels chacun d'eux ſe conduit, autant de différence, qu'entre les circonſtances où ils ſe trouvent.

Mais comme les révolutions de l'eſprit humain en produiſent de pareilles dans les mœurs, les révolutions des mœurs en produiſent de pareilles dans le gouvernement : ainſi le gouvernement dépend des mœurs, comme les mœurs dépendent de la manière d'enviſager les actions humaines.

Ces trois choſes s'étant produites dans cet ordre, réagiſſent les unes ſur les autres dans un ordre contraire ; c'eſt-à-dire, que le gouvernement influe ſur les mœurs, & les mœurs, ſur la façon de penſer. Plus on obſervera les peuples, plus on remarquera l'influence réciproque de ces trois choſes. On ſe convaincra qu'elle eſt le principe de toutes les révolutions qui ſont arrivées : qu'elle le ſera encore de toutes celles qui arriveront, & que par conſéquent, elle fait le bonheur ou le malheur de tous les règnes.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Des tems qui ont précédé le déluge.
Première période de 1656 ans.

LA lecture de l'abrégé de la bible a ſuffi pour apprendre tout ce qu'on ſait des tems qui ſe ſont écoulés depuis la création juſqu'au déluge, & l'on juge au peu qu'en dit Moyſe, qu'il n'a pas eu deſſein d'en écrire l'hiſtoire. Voulant rappeller aux Hébreux ce qu'ils ont été, & les préparer à ce qu'ils doivent être, il ſe borne à les faire remonter, par une ſucceſſion non interrompue, juſqu'au premier père

du genre humain, & à leur montrer dans la ſuite des générations la préſence continuelle du Dieu qui a tout créé, & qui les a choiſis. Il s'étoit ſans doute paſſé bien des évènemens, qu'il eût été curieux de conſerver; mais ils n'entroient point dans le plan de Moyſe. Il les a donc négligés, & préférant les choſes qu'il importe le plus de connoître aux choſes de pure curioſité, il a fait de la religion ſon unique objet.

La durée de cet intervalle ſouffre des difficultés, parce que les copies, qui reſtent des écrits de Moyſe, ne s'accordent pas entr'elles. Mais, ſans nous arrêter à des diſcuſſions dont les érudits doivent

ſeuls s'occuper, il ſuffit de remarquer que le texte hébreu eſt le texte original; & que le concile de Trente, qui déclare la vulgate authentique, doit faire préférer ce texte, auquel la vulgate eſt elle-même conforme. Nous compterons donc 1656 ans de la création au déluge.

L'état phyſique de la terre dans cette période, la population, les arts cultivés, la longue vie des hommes, les races de géans, les cauſes du déluge & les changemens qu'il a produits, ont donné lieu à bien des conjectures. Elles ont peu de fondement, & l'on doit les paſſer ſous ſilence. Mais il n'eſt pas abſolument inutile d'obſerver

les efforts des ſavans lorſqu'ils veulent deviner. Si nous n'y trouvons pas l'hiſtoire de ce qui eſt arrivé, nous y trouverons au moins une partie de l'hiſtoire de l'eſprit humain; & nous apprendrons nous-mêmes à être plus circonſpects dans nos recherches. Nous ne rapporterons pas cependant toutes les conjectures qu'on a faites : il ſuffira de donner pour exemple ce qu'on a dit ſur la population, parce que c'eſt un des ſujets ſur leſquels on a le plus mal raiſonné.

De ce que la vie des hommes étoit dix fois plus longue, on a conclu qu'ils avoient dix fois plus d'enfans, & comparant les générations alors contemporaines, à

celles qui ſe ſuccèdent aujourd'hui, on a jugé que la terre étoit vingt fois plus peuplée.

En ſuivant ce raiſonnement, il faudroit ajouter qu'elle avoit auſſi vingt fois plus d'animaux de toute eſpèce : car les mêmes cauſes phyſiques, qui ont donné une longue vie à quelques-uns, ont dû dans la même portion faire auſſi vivre les autres plus long-tems. Il eſt difficile de comprendre que la terre eût ſuffi à cette multitude.

Cette première conjecture, qu'on croit établir ſur des calculs, conduit à une autre : c'eſt que la terre, ayant à nourrir tous les animaux qu'elle contient, a dû être infiniment plus fertile qu'elle ne l'eſt de

nos jours. Mais il ne ſuffiſoit pas de donner cette ſeconde aſſertion, comme une conſéquence de la première ; il la falloit prouver elle-même.

Naturellement féconde, la terre, ſans être cultivée, produit indifféremment des plantes de toute eſpèce ; & elle devient fertile, c'eſt-à-dire, capable de produire en grande quantité des fruits à nos uſages, lorſqu'en la cultivant, nous en dirigeons nous-mêmes la fécondité. Ce ſont-là deux choſes qu'il ne faut pas confondre.

Si on veut donc s'aſſurer qu'avant le déluge, elle étoit aſſez fertile pour fournir ſuffiſamment à la ſubſiſtance d'une grande popula-

tion, il ne ſuffit pas de ſavoir qu'elle étoit alors plus féconde qu'elle ne l'eſt aujourd'hui, il faut encore être fondé à croire qu'elle étoit fort cultivée. Abandonnée à elle-même, elle ſe ſeroit couverte de forêts; & les hommes n'auroient pu ſe multiplier qu'autant qu'ils auroient défriché.

Il eſt vrai que Caïn & ſes deſcendans ont été cultivateurs. Auſſi l'écriture les repréſente-t-elle comme les inventeurs des arts. Elle attribue l'architecture à Caïn, qui a bâti la première ville, & à Tubalcaïn l'art de travailler les métaux, ſi néceſſaires à l'agriculture.

Mais elle nous apprend que Jubal, un des deſcendans de Caïn,

fut le père de ceux qui habitèrent ſous des tentes, & qui furent paſteurs. Abel, ſi agréable à Dieu, fut paſteur lui-même. Seth le fut encore, & ſes enfans le furent également. Il paroît même que la vie paſtorale étoit regardée comme la plus innocente, & que la poſtérité de Seth l'a préférée, tant qu'elle a réſiſté à la dépravation. Voilà donc une partie des hommes, qui, bien loin de cultiver la terre, ſe bornent à vivre des fruits qu'elle produit naturellement.

Il y a des interprètes qui penſent, qu'avant le déluge, l'uſage de la viande n'étoit pas permis. Ils ſe fondent ſur ce qu'au premier chapitre de la Genèſe, Dieu dit à

l'homme qu'il lui a donné les végétaux, pour lui ſervir de nourriture; & que ce n'eſt qu'au neuvième qu'il accorde à Noé la permiſſion de manger de tout ce qui a vie & mouvement.

Si cette opinion étoit le vrai ſens de l'écriture, elle mettroit un nouvel obſtacle à la population; parce que plus on retranchera de nourriture aux hommes, moins certainement ils multiplieront. Mais auroit-on pris la peine d'élever des troupeaux, ſi on n'avoit pas voulu s'en nourrir? & ſi Dieu n'avoit pas permis l'uſage de la viande, auroit-il approuvé la vie paſtorale d'Abel & de Seth? On dira ſans doute qu'on ne ſe nourriſſoit alors

que du lait des animaux, & j'en conclurai que de grands troupeaux faiſoient ſubſiſter peu de paſteurs. Quoi qu'il en ſoit, il ſuffit que la terre ait été peu cultivée, pour que la population n'ait pas été auſſi grande qu'on le ſuppoſe. Ceux qui la peuplent avec des calculs, n'ont pas ſongé qu'il falloit pourvoir à la nourriture des habitans.

Si avant le déluge on vivoit pluſieurs ſiècles, on commençoit auſſi plus tard à être père : c'étoit le plus communément après cent ans ; & lorſque Moyſe parle des enfans des Patriarches, il ne dit rien qui puiſſe faire ſoupçonner que le nombre en fût dix fois plus grand, parce que la vie des hommes étoit dix fois plus longue.

CHAPITRE II.

Des commencemens des premières Monarchies dans la seconde période, ou de l'intervalle qui s'est écoulé depuis le déluge jusqu'à la vocation d'Abraham ; espace de 427 ans.

LA famille de Noé s'établit dans les plaines de Sennaar, où elle jetta les fondemens de Babylone. Elle conserva donc au moins une partie des arts connus avant le déluge, & puisqu'elle bâtit une ville, on peut conjecturer qu'elle cultiva l'agriculture. C'est de cette contrée que les arts, suivant l'opinion générale, se sont répandus sur le reste de la terre.

Mais

Mais lorſqu'après la confuſion des langues, les hommes furent forcés à ſe diſperſer, tous ne ſentirent pas également le beſoin de les conſerver. Tels furent ceux qui, renonçant à l'agriculture, ſe bornèrent à élever des troupeaux : tels furent encore, & à plus forte raiſon, ceux qui errans de climats en climats réſolurent de vivre uniquement de chaſſe & de pêche. Voilà pourquoi peu de ſiècles après le déluge, on voit des nations tout-à-fait barbares. C'eſt uniquement dans les contrées où les hommes ſe ſont fixés de bonne heure, que les arts remontent à la plus haute antiquité.

Environ 150 ans après le déluge,

Nemrod jetta les fondemens de Babylone ; & quelque tems après, Assur bâtit Ninive, qui devint la capitale de l'empire d'Assyrie.

Voilà tout ce que Moyse nous apprend sur ces commencemens. Il ne parle plus de Nemrod ni d'Assur : il ne dit rien de leurs successeurs, il ne les nomme seulement pas.

Les historiens profanes attribuent à Bélus la fondation de Babylone, & lui donnent pour successeur Ninus son fils, conquérant qui, avec des armées de dix-neuf cens mille hommes, pousse ses conquêtes depuis l'Egypte jusqu'à l'Inde & à la Bactriane qu'il soumet. Après lui, Sémiramis sa femme a la

même ambition, de pareilles armées, ou de plus grandes encore, & fait de nouvelles conquêtes. Mais à Ninus ſon fils, les guerres finiſſent, & l'hiſtoire ſemble finir elle-même. Elle ne nous tranſmet plus aucune des révolutions arrivées dans cet empire; & juſqu'à Sardanapale, on ſait à peine les noms des monarques qui ſe ſont ſuccédés.

Voilà donc, ſuivant les hiſtoriens profanes, une vaſte monarchie, qui ſe forme des débris de pluſieurs autres. Cependant la grandeur & la magnificence de Babylone & de Ninive ajoutent encore à l'idée qu'ils nous donnent de la puiſſance de Ninus & de Sémiramis. A juger de ces deux villes

par les deſcriptions qu'ils en font, on ne trouve rien, dans les tems poſtérieurs, qui puiſſe leur être comparé.

Il n'eſt pas poſſible que Babylone, ſous le fils de ſon fondateur, ait été la capitale d'un pareil empire. Cependant, parce que la fondation de cette ville eſt attribuée à Nemrod & à Bélus, on a dit que le Nemrod de l'écriture eſt le Bélus des hiſtoriens profanes. Il faut donc, ou rejetter comme faux tout ce qu'on rapporte des règnes de Ninus & de Sémiramis, ou ſuppoſer que des royaumes puiſſans ont pu s'être formés dans des tems voiſins du déluge.

Quelques-uns penſent que juſ-

qu'à l'an 590 après le déluge, Ninive & Babylone ont été deux monarchies ſéparées ; que Ninus qui régnoit alors à Ninive fit la conquête de Babylone ; & que c'eſt ſeulement à la réunion de ces deux royaumes que commence l'empire des Aſſyriens. Nous n'entrerons pas dans des diſcuſſions, parce qu'il importe peu de faire des conjectures, lorſqu'il n'en peut réſulter aucune inſtruction utile.

Suivant les hiſtoriens profanes, Ménès eſt le premier roi d'Egypte ; & parce que Cham, ſecond fils de Noé, eſt le premier qui ait habité cette contrée, on juge que ſon fils Meſraïm eſt Ménès même, que pluſieurs confondent encore avec Oſi-

ris. C'eſt à ce premier ſouverain que la tradition attribue l'invention des arts, & elle le repréſente comme un grand roi. Non content de faire le bonheur des Egyptiens, Oſiris voulut encore répandre ſes bienfaits ſur toute la terre. Dans cette vue, il leva une armée, il ramaſſa des muſiciens & des ſatyres, & avec ce cortège il parcourut l'Ethiopie, l'Arabie, pénétra juſqu'aux Indes, ſe montra à toutes les nations de l'Aſie, traverſa l'Helleſpont, & aborda en Europe. Il répandit les arts, il bâtit des villes, & les peuples le reçurent comme un dieu. De retour en Egypte, il fut aſſaſſiné par ſon frère Thyphon. Iſis, qui étoit

tout à la fois ſa ſœur & ſa femme, vengea ſa mort, & lui fit rendre les honneurs divins. Ces traditions, qui remontent juſqu'aux ſiècles les plus reculés, prouvent au moins l'antiquité des peuples de l'Egypte. C'eſt chez eux que tout paroît commencer, les loix, les arts, les ſciences & les fables.

Nous ne parlerons pas des dieux & des demi-dieux, qu'ils font régner avant Ménès. Il ſemble que cette nation, vaine de ſon antiquité, n'ait ſongé qu'à reculer l'époque de ſes connoiſſances, & qu'elle doive en partie ſes fables à l'avantage qu'elle a eu d'être éclairée avant d'autres.

Après Ménès, l'Egypte fut partagée en quatre dinaſties, ou prin-

cipautés, Thèbes, Thin, Memphis & Tanis. Elle eut bientôt de grandes villes, de vaſtes édifices ornés de ſculpture & de peinture, des armées de quatre cent mille hommes, & ce qui eſt plus ſingulier encore, une bibliothèque. Cependant des étrangers, qu'on a nommés *rois paſteurs*, s'emparèrent de la baſſe Egypte, & y régnèrent pendant 260 ans, ou environ. On voit que nous ne connoiſſons pas mieux l'hiſtoire des premiers rois d'Egypte, que celle des premiers rois de Babylone & de Ninive.

Sans doute ils ont commencé à être puiſſans ſur la fin de cette période. Pharaon, chez qui Abraham ſe retira au commencement

de la ſuivante, en eſt la preuve. Mais les Egyptiens auront tranſporté dans les premiers ſiècles toute la puiſſance & toute la magnificence des ſiècles ſuivans : ils auront eu la vanité de reculer les tems floriſſans de leur monarchie, comme ils ont eu la vanité d'en reculer l'origine.

En effet, il eſt difficile de comprendre que les premières peuplades arrivées en Egypte, ayant pu y faire de grands établiſſemens ſans de grands obſtacles. Les lacs, les canaux & les terraſſes ſur leſquelles les villes ont été bâties, ſont des monumens des efforts qu'on a faits pour s'établir dans cette contrée. La population ne ſe ſera donc

accrue qu'à meſure qu'on aura avancé ces travaux, & par conſéquent elle aura été lente. Plus d'une fois ſans doute, les inondations du Nil auront englouti une partie des habitans, & forcé l'autre à abandonner les terres. La tradition a même conſervé quelque ſouvenir de ces révolutions.

Les premières monarchies ſont pleines de confuſion. Mais s'il y avoit une hiſtoire qui fût certaine, & qui remontant à l'origine du monde, conduisît juſqu'aux tems où les nations commencent à être connues; elle diſſiperoit en partie l'obſcurité que les fables ont répandue, & elle nous garantiroit au moins de bien des erreurs. Cet avantage

appartient uniquement à l'hiſtoire du peuple de Dieu. C'eſt pourquoi ſes principaux évènemens ſont autant d'époques, auxquelles nous rapportons les révolutions arrivées chez les autres nations. Celles-ci, ni pour leurs traditions, ni pour leurs hiſtoires, ne peuvent obtenir la même confiance. Nous l'avons déjà dit ailleurs : Moyſe, conſidéré comme ſimple hiſtorien, mérite la préférence par une antiquité qu'on ne peut lui conteſter. Il commence la chaîne des Ecrivains connus, & ſon témoignage eſt fait pour étonner l'indépendance de la raiſon.

CHAPITRE III.

Troiſième période de 430 ans, depuis la vocation d'Abraham juſqu'à la loi écrite.

NINUS & Sémiramis n'ont pu régner que dans cette période, & nous pouvons adopter l'opinion qui fait commencer l'empire d'Aſſyrie à la priſe de Babylone par Ninus, ſur la fin du ſixième ſiècle après le déluge. Il a fini ſous Sardanapale, plus de huit cens ans après la mort de Ninus, & cet intervalle eſt tout-à-fait inconnu.

C'eſt ſur la fin de cette période que paroît avoir regné Séſoſtris, le plus célèbre des monarques qui ont gouverné

gouverné l'Egypte. Deſtiné par ſon père à la conquête du monde, il fut élevé avec tous les enfans mâles qui naquirent le même jour que lui ; & comme eux, il s'endurcit aux fatigues & aux travaux de toute eſpèce.

Monté ſur le trône, ſon premier ſoin fut d'aſſurer la tranquillité de ſes états, & de prévenir les troubles qui auroient pu naître en ſon abſence. Dans cette vue, il diviſa l'Egypte en trente-ſix nomes, ou provinces, dont il donna le gouvernement à autant de perſonnes de confiance. On ajoute qu'il fit un nouveau partage des terres, & qu'il les diſtribua aux habitans par égale portion ; ce qui auroit dû ſouffrir

de grandes difficultés dans un pays qui pour lors nourriſſoit, dit-on, vingt-ſept millions d'habitans. Comment les grands propriétaires ſe ſeroient-ils laiſſé enlever leurs poſſeſſions? & comment Séſoſtris, après les avoir mécontentés, auroit-il pu s'éloigner & ne pas expoſer ſon royaume à de grands troubles?

Il diſtribua encore, dit-on, ſes ſujets en autant de claſſes que de profeſſions; & il ne permit point aux enfans de quitter le métier de leurs pères, quand même ils auroient eu plus de talens pour tout autre. Mais cet uſage, tout-à-fait contraire aux progrès des arts, paroît avoir été plus ancien que ce mo-

narque, & a été commun à tous les peuples de l'Asie.

Après avoir tout réglé, Séſoſtris leva des troupes, & il en donna le commandement aux jeunes gens, avec leſquels il avoit été élevé. Ils avoient alors quarante ans comme lui, & on prétend qu'il en reſtoit mille ſept cens, ce qui ne peut être, parce qu'il auroit fallu qu'il fût né en Egypte plus de dix mille enfans par jour & qu'il y eût eu plus de ſoixante millions d'habitans (1).

On dit que l'armée de Séſoſtris étoit de ſix cens mille hommes de

(1) Voyez le calcul que fait à ce ſujet M. Goguet, Orig. des loix, 2 part liv. 1, chap. 3.

pié, de vingt-quatre mille chevaux, de vingt-ſept mille chariots armés en guerre ; & qu'il avoit encore ſur la Mer rouge, une flotte de quatre cens vaiſſeaux. Après avoir défait les Ethiopiens, & les avoir rendus tributaires, il ſubjugua les Arabes, il ſoumit toutes les parties occidentales de l'Aſie ; & ayant paſſé l'Helleſpont, il termina ſes conquêtes dans la Thrace, où le défaut de vivres manqua de faire périr ſon armée. Selon quelques-uns, il paſſa le Gange, il traverſa les Indes, & il pénétra juſqu'à l'Océan oriental.

Il n'employa que neuf ans à cette expédition. De retour, il éleva un mur depuis Péluſe juſqu'à Héliopo-

lis, pour fermer l'Egypte aux peuples mêmes qu'il avoit vaincus; & il ne parut occupé qu'à mettre ſes états à l'abri d'une irruption ſemblable à celle qu'il venoit de faire.

Il n'imagina donc pas de reculer les bornes de ſa monarchie. Il avoit dévaſté des provinces, il avoit pillé des peuples, il avoit fait des captifs : ce fut là tout le fruit de ſon entrepriſe; & c'eſt auſſi tout ce qu'on entendoit par *faire des conquêtes*, dans ces tems où, par la même raiſon qu'il étoit facile de s'ouvrir un pays, il étoit difficile de le conſerver.

Pendant la paix, il bâtit des temples, il éleva des obéliſques; &

coupant l'Egypte par de nouveaux canaux, il favoriſa le commerce intérieur, facilita l'arroſement des terres, & oppoſa une nouvelle barrière aux invaſions des ennemis.

Avant lui, on n'avoit mis les villes à l'abri des inondations du Nil, qu'en contenant ce fleuve par des digues, qui, pouvant ſe rompre, expoſoient les habitans à être ſubmergés. Il fit conſtruire des chauſſées, ſur leſquelles les villes qu'on bâtit, parurent dans le tems des débordemens, comme des iſles au milieu des eaux : on remarque au reſte qu'il n'employa à ces ouvrages aucun Egyptien, & qu'il n'y fit travailler que les captifs qu'il

avoit faits dans ſes expéditions.

On aſſure qu'il atteloit à ſon char les ſouverains des nations vaincues, lorſqu'ils lui apportoient les tributs qu'il leur avoit impoſés. Cette idée de grandeur, toute fauſſe qu'elle eſt, paroît s'aſſocier avec celle qu'on ſe faiſoit alors d'un conquérant. Il étoit naturel de traiter en captifs les rois mêmes, puiſqu'on ne prenoit les armes que pour faire des captifs. Cependant il y a lieu de croire que les rois, qui étoient trop voiſins pour ne pas redouter Séſoſtris, étoient auſſi les ſeuls qui s'expoſoient à cette humiliation.

Il paroît que les révoltes avoient été fréquentes ſous les prédéceſ-

ſeurs de Séſoſtris. C'eſt qu'ils avoient formé leur monarchie des débris de pluſieurs royaumes, & que par conſéquent, ils ont eu long-tems à combattre des partis, qui devoient toujours ſe relever tant qu'ils n'étoient pas tout-à-fait détruits. Pour prévenir de pareils ſoulèvemens, qui n'étoient plus à craindre, Séſoſtris amollit les Egyptiens. Mais il eſt pour un ſouverain un moyen plus ſûr de maintenir ſon autorité : c'eſt de la faire aimer. S'il règne plus deſpotiquement après avoir énervé ſes ſujets, il ne règne pas plus ſûrement ; parce qu'il manque de ſoldats pour défendre ſes provinces contre l'étranger. Auſſi l'Egypte fut-elle

conquiſe, toutes les fois qu'elle fut attaquée. Dautres monarchies prouveront combien cette politique, attribuée à Séſoſtris, eſt condamnable.

On voit que l'Egypte a été floriſſante ſous les ſucceſſeurs de ce conquérant. Mais juſqu'à Bochoris, nous connoiſſons peu les événemens de leur règne. Bochoris regnoit environ 900 ans après Séſoſtris.

Les Phéniciens ſi célèbres dans l'antiquité ont commencé dans le cours de cette période à ſe rendre puiſſans par le commerce; & Sidon leur capitale pouvoit être dès lors une ville floriſſante. Situés ſur les côtes de la Paleſtine, dans un pays ingrat & ſtérile, ils

ont été de bonne heure induſtrieux, parce qu'ils ont eu beſoin de l'être. Des ports commodes ſembloient leur ouvrir la mer : le mont Liban & d'autres montagnes leur offroient des bois de conſtruction. Il ne faut donc pas s'étonner ſi dans la néceſſité d'aller chercher au loin des reſſources qu'ils n'avoient pas chez eux, ils ſe ſont appliqués à la navigation. Pour ſe rendre puiſſans ſur terre, il eût fallu livrer des combats : il ne falloit que de l'induſtrie pour le devenir ſur mer, où ils n'avoient point de concurrens.

Maîtres de la Méditerranée, ils s'enrichirent par le commerce. Ils pourvurent d'abord aux beſoins

d'abſolue néceſſité : ils s'en firent bientôt après de ſuperflus : ils créèrent de nouveaux arts : & il paroît qu'ils firent à cet égard des progrès rapides.

On a remarqué que les Phéniciens ont eu les premiers des villes fortifiées. Ils en avoient dans le tems des guerres qu'ils ont ſoutenues contre les Iſraélites, ce qui prouve qu'ils en avoient ſur la fin de cette période. En effet, c'étoit à eux, plutôt qu'aux autres peuples, à ſe mettre à l'abri des invaſions, auxquelles on étoit alors expoſé : car ils avoient plus à perdre, & cependant le commerce, auquel ils s'adonnoient uniquement, les rendoit moins propres au

métier des armes. Voilà à-peu-près pour ces siècles tout ce que nous savons des Phéniciens.

Avec cette période commencent les tems fabuleux de la Grèce, jusqu'alors tout-à-fait inconnue.

De toutes les colonies venues d'Orient dans cette contrée, la plus ancienne dont l'histoire profane ait conservé quelque souvenir, c'est celle des Titans qui passèrent le Bosphore au commencement de cette période, ou à la fin de la précédente. Alors les peuples de la Grèce étoient les Pélasges, les Aones, les Hiantes, les Lelèges & d'autres dont on ne connoît que les noms. Barbares au point d'errer sans chefs &

ſans diſcipline, ils n'avoient d'autres retraites que les antres & les cavernes, ils ne faiſoient point uſage du feu ni des alimens convenables à l'homme, & ils étoient féroces juſqu'à ſe manger les uns les autres.

On repréſente Ourane, père des Titans, comme un conquérant qui étend ſon empire ſur la Thrace, la Grèce, l'Italie, les Gaules & l'Eſpagne. On veut dire ſans doute que dans toutes les parties de l'Europe qu'il parcouroit, il faiſoit fuir devant lui les troupes de ſauvages, ou qu'il en forçoit quelques-unes à le ſuivre. En effet, on ne peut conquérir que des peuples cultivateurs. Ils ſont dans la né-

ceſſité de ſubir le joug, parce qu'ils tiennent aux champs qu'ils cultivent. Quant aux ſauvages, pour qui tous les lieux ſont égaux, ils fuient lorſqu'ils ne ſont pas les plus forts; & comme on ne ſauroit les chaſſer à la fois de toutes leurs retraites, on leur en laiſſe pluſieurs pour une qu'on leur enlève. Comment les Titans auroient-ils étendu leur domination ſur pluſieurs provinces de l'Europe? ils n'ont point bâti de villes, ils vivoient ſous des tentes, ils n'étoient eux-mêmes qu'une troupe errante. Ils ne dominoient donc que dans les cantons qu'ils habitoient, & pour ſe ſouſtraire à eux, il ſuffiſoit de s'éloigner.

La Grèce alors n'avoit point de culte public, & en effet, il ne pouvoit pas y en avoir parmi des ſauvages qui n'avoient ni chefs ni diſcipline. On ne peut pas même dire quelle idée ils ſe formoient des dieux, & on voit qu'ils ne les diſtinguoient pas encore par des noms différens. Ce ſont les Titans, qui les premiers leur apportèrent le culte de Saturne, de Jupiter, de Cérès, &c. Ce qui a fait conjecturer que cette colonie venoit d'Egypte, où ces dieux étoient honorés de tems immémorial.

Dans la ſuite les Grecs confondirent les dieux avec les Titans, qui les leur avoient apportés; &

en conſéquence, ils regardèrent comme des guerres que les dieux s'étoient faites, celles qui s'étoient élevées parmi les Titans, & dont il reſtoit une tradition confuſe. Telle a été la première origine des fables de la Grèce.

La colonie errante des Titans ſe détruiſit elle-même par les guerres que ſe firent les chefs. Il ne reſta de toute cette race qu'Inachus, qui s'établit dans le Péloponèſe, & qu'on regarde comme le fondateur du royaume d'Argos. Cependant il paroît que ce prince n'a fait aucun établiſſement fixe, & qu'il vivoit ſous des tentes. Il eut deux fils, Phoronée & Egialée : le premier bâtit Argos, & le ſecond

fonda le royaume de Sicyone.

Ogygès, contemporain d'Inachus, regnoit dans l'Attique. Il eut de ſon mariage avec Thébé, fille de Jupiter, un fils nommé Eleuſinus, qui bâtit la ville d'Eleuſis. C'eſt pendant ſon règne, que l'Attique a été ravagée par une inondation, dont le ſouvenir s'eſt conſervé ſous le nom de *déluge d'Ogygès.*

Il n'y avoit donc encore dans toute la Grèce que deux villes, Argos & Eleuſis; mais elles ſont l'époque de la révolution, qui alloit tirer les Grecs de la barbarie. Ce commencement de police eſt dû aux connoiſſances que les Titans avoient apportées: c'eſt tout-

l'effet qu'a produit leur irruption. D'ailleurs la Grèce retomba bientôt dans ſon premier état ; & elle n'en fut retirée que plus de deux ſiècles après, lorſque de nouvelles colonies vinrent d'Egypte & de Phénicie.

Mille cinq cens quatre-vingt-deux ans avant l'ère vulgaire, Cécrops, originaire d'Egypte, aborda dans l'Attique, où Actée qui régnoit alors lui donna ſa fille en mariage. Ayant ſuccédé à ce prince dans un tems, où des pirates & des brigands infeſtoient l'Attique, il fit ſentir à ſes ſujets combien il leur importoit de ſe mettre à l'abri de pareilles incurſions. Il leur apprit l'art de bâtir, & il fonda une ville qu'il nomma Cécropie.

Cependant les Grecs n'avoient aucune idée de l'union conjugale : ils n'en avoient que de fort confuſes de la Divinité, & des hommages qui lui ſont dûs. C'eſt Cécrops, qui le premier inſtitua le mariage : il regla le culte : enfin il établit pluſieurs tribunaux, & entr'autres le fameux Aréopage.

Après un règne de cinquante ans, il mourut ſans laiſſer de poſtérité, & Cranaüs athénien lui ſuccéda. Deux évènemens ont rendu ce dernier règne mémorable. Le premier eſt le jugement rendu par l'Aréopage, lorſque Mars & Neptune, deux princes qui régnoient dans la Theſſalie, ſoumirent leur différent à la déciſion de

ce tribunal. Le ſecond eſt le déluge de Deucalion, fils de Prométhée, qui régnoit ſur le mont Parnaſſe & dans la baſſe Theſſalie.

Après neuf ans de règne, Cranaüs fut chaſſé par Amphyction, dont on ignore l'origine. Alors régnoit aux Thermopyles un autre Amphictyon, fils de Deucalion. C'eſt celui-ci qui forma une confédération de douze villes grecques, dont les députés devoient ſe rendre deux fois l'année aux Thermopyles. Cet aſſemblée, qui devint célèbre, fut nommée *le conſeil des Amphyctions* (1).

(1) M. Freret croit que ce conſeil n'a été créé que 60 ou 80 ans après la guerre

C'eſt pendant le règne d'Amphictyon, roi d'Athènes, ſoixante-trois ans après Cécrops, & 1519 avant J. C., que Cadmus apporta aux Grecs l'écriture alphabétique & pluſieurs arts. Maître de la Béotie après pluſieurs combats, il bâtit la Cadmée ; & pour repeupler le pays dont il avoit chaſſé les premiers habitans, il offrit un aſyle à tous ceux qui ſe réfugieroient auprès de lui. Il eſt le premier qui ait introduit cet uſage en Grèce. L'hiſtoire de ſa poſtérité a été une ſuite de malheurs & de cataſtrophes tragiques.

---

de Troye : mais on ſuit ici l'opinion la plus commune.

Enfin, huit ans après l'arrivée de Cadmus, Danaüs vint d'Egypte dans l'Argolide, & enleva la couronne à Gélanor, le dernier des deſcendans d'Inachus.

Voilà les colonies qui ont le plus contribué à policer les Grecs. C'eſt vers le tems qu'elles s'établirent, que Séſoſtris, autant qu'on le peut conjecturer, pénétra dans la Thrace, & montra les arts aux peuples de l'Aſie mineure, & à ceux du nord de la Grèce. A cette époque les Grecs commencèrent à ſentir la néceſſité de ſe réunir, ſoit pour réſiſter aux entrepriſes des étrangers, ſoit pour jouir des arts qui leur avoient été apportés.

CHAPITRE IV.

Qu'il étoit difficile aux Grecs de ſe policer.

L'HISTOIRE de la Grèce eſt en quelque ſorte un abrégé de toutes les révolutions poſſibles. Après nous avoir repréſenté les Grecs dans l'état le plus groſſier & le plus barbare, elle nous montre le commencement des arts & des ſociétés ; & nous faiſant obſerver ces choſes depuis leur origine juſqu'à leur perfectionnement, & depuis leur perfectionnement juſqu'à leur décadence, elle nous fera remarquer dans tous les genres d'études, les progrès & les erreurs de l'eſprit humain. Les Grecs perfectionnèrent

les arts qui leur avoient été apportés : ils en créèrent de nouveaux; ils firent une étude particulière de la législation : ils imaginèrent de nouvelles formes de gouvernement; & ils cultivèrent avec passion toutes les sciences. On juge donc combien leur histoire doit être instructive. Mais pour se préparer à l'étudier avec fruit, il faut s'arrêter quelque tems sur les premiers siècles ; il faut tâcher de démêler dans ces commencemens les circonstances, dont l'influence s'étendit jusques dans les siècles suivans.

La Grèce est coupée par une chaîne de montagnes, qui formant plusieurs sinuosités, & jettant des branches de côté & d'autre, la divise

diviſe en pluſieurs vallées, & élève autour de chacune des enceintes qui les ferment preſque de toutes parts.

Cette diſpoſition ne permettoit pas aux étrangers de pénétrer facilement dans l'intérieur : elle étoit même un obſtacle à la communication des ſauvages ; & les troupes, paſſant rarement d'un canton dans un autre, erroient ſur les montagnes & dans les vallées où chacune ſe trouvoit.

En conſidérant cette poſition des différentes parties de la Grèce, on voit que les ſauvages qui l'habitoient, ne pouvoient ſe policer que bien lentement. En effet, il y a deux choſes également certaines ; l'une que les hommes ne font des

découvertes, qu'autant qu'ils ont des beſoins; l'autre, qu'ils ne conſervent leurs découvertes, qu'autant qu'ils peuvent ſe les communiquer. Si on les tenoit tout-à-fait ſéparés, ſi on leur ôtoit tout moyen de communication, chacun borné à ſa propre expérience ſeroit condamné à recommencer les mêmes études; les découvertes des pères ſeroient perdues pour les enfans, & les dernières générations ſeroient auſſi ignorantes que les premières. Ajoutons encore que dans cette ſuppoſition les beſoins ſeroient en petit nombre, & que par conſéquent ils conduiroient chaque individu à peu de connoiſſances. Beſoins, ſociété, commu-

nication d'idées ; voilà les machines qui ont élevé l'édifice des arts & des ſciences.

Je ne veux pas dire que les ſauvages de la Grèce, abſolument iſolés, fuſſent dans l'impuiſſance de vivre pluſieurs enſemble. Mais d'un canton à l'autre, la communication étoit difficile. Il n'y avoit donc que ceux d'un même canton, qui vivoient enſemble ; & les troupes qu'ils formoient devoient être fort petites, parce que des montagnes & des vallées couvertes de bois ne pouvoient nourrir que peu d'habitans.

Voilà pourquoi, juſqu'aux Titans, les Grecs ont vécu dans un abrutiſſement qu'on a peine à com-

prendre, ſe nourriſſant de fruits, de plantes, de racines telles qu'ils les trouvoient dans les bois, & n'imaginant ſeulement pas de s'attrouper ſous un chef.

Dans de pareilles circonſtances, il n'y avoit que les enfans ſingulièrement bien conſtitués, qui puſſent vivre âge d'homme. La population ne pouvoit donc pas croître facilement, & cependant elle pouvoit facilement diminuer par les inondations, auxquelles les vallées étoient expoſées.

En effet, la Béotie eſt un baſſin formé par des montagnes, & dans lequel les rivières n'ont leur écoulement que par des conduits ſouterrains. On voit encore des

puits qui ont été taillés dans le roc pour deſcendre dans ces conduits & les nettoyer : ce qui prouve qu'ils n'ont pas toujours laiſſé un libre paſſage aux eaux.

La Theſſalie eſt également un baſſin, & le fleuve Pénée ſe jette dans la mer par une embouchure ſi étroite, qu'il n'eſt pas difficile de comprendre qu'elle a pu ſe combler.

Par conſéquent, quoique les déluges d'Ogygès & de Deucalion ſoient les ſeuls, dont la tradition ait conſervé le ſouvenir, on peut conjecturer qu'il y en avoit déjà eu pluſieurs autres. Or, plus la Grèce aura été expoſée à de pareilles inondations, moins elle ſe ſera peu-

plée. Tout paroît donc confirmer la tradition, qui repréſente les Grecs épars de côté & d'autre, & n'ayant preſque pas de commerce enſemble.

Peut-être que de la conformité qu'on a remarquée dans leur langage, on croiroit pouvoir conclure qu'ils communiquoient beaucoup entr'eux. Mais cette conformité prouve ſeulement qu'ils avoient tous la même origine. Si d'un canton à l'autre, la langue primitive a été des ſiècles ſans éprouver de grands changemens, c'eſt que pendant des ſiècles, l'ignorance a été la même par-tout, & que par conſéquent on n'a pas ſenti le beſoin d'enrichir le langage de nouveaux

mots & de nouveaux tours. Il y auroit eu dans la Grèce autant de langues que de provinces, ſi les peuples s'étoient éclairés ſéparément, & ſans avoir aucun commerce entr'eux : mais c'eſt ce qui n'eſt pas arrivé.

Quoique les Titans n'aient point fait d'établiſſemens fixes, on conjecture avec raiſon qu'ils ont enſeigné l'agriculture aux Grecs, puiſqu'ils leur ont apporté le culte de Cérès. On ne peut pas douter qu'ils ne la connuſſent eux-mêmes, & qu'ils n'aient été dans la néceſſité de la cultiver. Leur peuplade paroît avoir été trop nombreuſe, pour avoir pu ſe paſſer de ce ſecours dans un pays qui nourriſ-

ſoit à peine ſes premiers habitans. Mais les guerres qu'ils ſe firent ne permirent pas à l'agriculture de faire de grands progrès ; ils ſe ruinèrent mutuellement, & ils diſparurent bientôt ; ou du moins ceux qui reſtèrent, ſe diſpersèrent dans les bois & ſe confondirent avec les anciens ſauvages. Cette colonie, qui ne fit que paſſer, ne put donc pas tirer les Grecs de la barbarie. Pour une pareille révolution, il falloit qu'il en arrivât de nouvelles, & cependant de nouvelles colonies ne pouvoient pas s'établir ſans de grands obſtacles.

Les étrangers, qui ont contribué à policer les Grecs, s'établirent

d'abord ſur les côtes, ſoit parce que c'étoit la poſition la plus avantageuſe pour le commerce, ſoit parce qu'il étoit difficile de s'engager dans des bois & dans des montagnes. Les ſauvages n'eurent rien de plus preſſé que de s'éloigner. Ils voyoient la perte de leur liberté à reſter, & ils ne prévoyoient pas ce qu'ils perdoient à fuir. Pouvoient-ils imaginer qu'il pût leur être avantageux de ſe faire des beſoins qu'ils ne connoiſſoient pas ? Sentoient ils la néceſſité de ces choſes, dont les Egyptiens & les Phéniciens ne pouvoient pas ſe paſſer ? Enfin une vie fixe & laborieuſe pouvoit-elle avoir quelqu'attrait pour eux ?

Les premiers royaumes de la Grèce étoient donc bien peu de choſe. Un petit nombre de cabanes formoient une ville & un royaume. Lors de Cécrops, il n'y avoit que vingt mille ames dans toute l'Attique.

Il n'étoit pas même toujours néceſſaire de commander dans une ville, pour être ce qu'on appelloit alors un roi. Il ſuffiſoit d'être le chef d'une troupe, & de chaſſer toutes les autres d'un canton dont on ſe rendoit maître. Tels ont été Inachus & Ogygès; & tels vraiſemblablement ont été encore Neptune & Mars dans des tems poſtérieurs.

De pareils rois ne contribuoient

pas à policer les Grecs. Ils dévaſtoient la Grèce : ils étoient le fléau des peuples fixés dans les villes : ce n'étoient dans le vrai que des chefs de brigands, dont il fallut purger la Grèce. Ils retardèrent d'autant plus les progrès de la ſociété, que le brigandage fut long-tems en honneur, & qu'il falloit des héros pour le détruire.

A meſure que les étrangers établis ſur les côtes pénétrèrent plus avant, les ſauvages, vaincus par la force, ou gagnés par les manières avec leſquelles on les traita, commencèrent à connoître un nouveau genre de vie, & deſirèrent d'avoir part aux avantages qui leur furent offerts. Quelquefois chaſſés

des lieux qu'ils habitoient, ils furent forcés de chercher un aſyle dans les villes, qui s'ouvrirent à eux. D'autres fois ils y étoient attirés par des combats, dont on leur donna le ſpectacle. C'eſt un artifice que les colonies avoient employé avec ſuccès, & c'eſt de cet uſage que naquirent dans la ſuite les jeux célèbres de la Grèce.

Cependant la diſpoſition des différentes contrées de la Grèce, en faiſoit autant de petits royaumes indépendans; & cette indépendance rendoit les Grecs peu propres à ſubir le joug des loix. Autant les peuples ſont portés à l'eſclavage dans les grands empires, autant dans les petits états, ils ont de

peine

peine à ſe ſoumettre à une autorité légitime. Les Grecs n'oublièrent point qu'ils avoient été libres ; ils voulurent toujours concilier une liberté ſans bornes avec les avantages de la ſociété ; & cet eſprit fut une ſource de déſordres & de révolutions.

On devoit donc trouver bien des obſtacles à policer la Grèce, & cependant pour les vaincre promptement, il eût fallu être plus habile que les étrangers qui abordèrent dans cette contrée. Quoique la tradition faſſe de Cadmus un fils du roi de Sidon, & de Danaüs un frère d'Egyptus, qu'on dit être Séſoſtris même, on ne les connoît dans le vrai, ni l'un ni l'autre,

non plus que Cécrops ; & cette origine, qu'on leur donne, doit être miſe au nombre des fables imaginées pour embellir l'hiſtoire de leur établiſſement.

D'un côté, rien n'étoit plus oppoſé à l'eſprit des Egyptiens que de ſonger à porter les arts chez d'autres peuples ; & de l'autre, il eſt vraiſemblable que lorſque les Phéniciens ont envoyé des colonies quelque part, ils n'ont eu d'autre objet que d'étendre leur commerce. Delà, on conjecture que ces étrangers, qui abordèrent dans la Grèce, étoient des avanturiers, qui n'ayant aucune conſidération dans leur patrie, cherchèrent des établiſſemens dans les pays les moins fré-

quentés. Ils n'avoient ſans doute que des connoiſſances bien imparfaites; car ils n'auroient pas quitté l'Egypte ou la Phénicie, pour aller exercer leurs talens parmi des ſauvages.

Dans la période ſuivante, un grand nombre de colonies ſortirent de Sidon. Ce fut une ſuite des conquêtes de Joſué. Cette ville, ne pouvant fournir à la ſubſiſtance de tous les Phéniciens pour qui elle fut un aſyle, leur donna des vaiſſeaux; & elle les répandit en Afrique, en Eſpagne & dans pluſieurs iſles. On ne voit pas néanmoins qu'elle ait alors envoyé des colonies dans la Grèce, & c'eſt cependant dans ces circonſtances

qu'elle auroit dû y former des établiſſemens; mais ce pays étoit trop pauvre pour attirer l'attention d'une ville commerçante.

Au reſte, quoique nous ayons lieu de conjecturer que Cécrops, Cadmus & Danaüs n'ont été que des avanturiers, il eſt certain qu'ils durent paroître comme des prodiges à des hommes dépourvus de toutes lumières; & la Grèce leur doit ſes premières connoiſſances.

CHAPITRE V.

De l'origine de la Mythologie.

CEUX, qui apportèrent en Grèce des dieux étrangers, n'en donnèrent ſans doute que des idées im-

parfaites, & le culte égyptien, ou phénicien, fut altéré dès ſon établiſſement. Les ſauvages encore contribuèrent à le dénaturer : il eſt vraiſemblable qu'ils ne le conçurent pas tel qu'on le leur préſentoit ; ils y mêlèrent leurs préjugés, ils le modifièrent de bien des manières.

Les dieux eurent différentes époques, ſoit parce que les colonies arrivèrent dans des tems différens, ſoit parce que les peuples de la Grèce ne ſe policèrent que les uns après les autres.

Le tems, où leur culte s'établit, fut pris dans la ſuite pour celui de leur naiſſance, & parce que pour les faire connoître, on leur

avoit donné des noms grecs, ils paſſèrent bientôt pour Grecs eux-mêmes, & on les crut nés dans le pays.

Cette mépriſe changea la généalogie des dieux : ceux qui étoient les plus anciens en Egypte furent les plus modernes en Grèce, & réciproquement. En effet, les Grecs ayant confondu l'époque de leur établiſſement avec celle de leur naiſſance, les généalogies, qu'ils imaginèrent, ne purent pas être toujours d'accord avec celles des Egyptiens.

Les divinités ne s'établirent pas toujours ſans obſtacles : les miniſtres d'un culte déjà ancien craignirent de le voir aboli par un nouveau

culte. Les prêtres eurent donc des intérêts contraires ; ils ſe livrèrent des combats ; ils uſurpèrent les uns ſur les autres ; & la religion eſſuya bien des changemens. Or, l'hiſtoire de ces changemens, préſentée ſous des allégories & chargée de circonſtances, prendra inſenſiblement la forme d'une hiſtoire des dieux mêmes, conſidérés comme autant de perſonnages, qui ſe ſeroient enlevé tour-à-tour l'empire de l'univers.

Toutes ces fables furent longtems confiées à la tradition ſeule. Les prêtres ne faiſoient point un corps ; ils ne ſe concertèrent point. Chacun forma un culte, ſuivant l'eſſor que prit ſon imagination.

Ainſi il y eut autant de dieux & de pratiques religieuſes, que de territoires : chaque divinité, en changeant de lieux, changea de noms, d'attributs, de fonctions ; & les notions, que s'en firent les Grecs, ne furent ni uniformes ni permanentes.

Cependant à meſure que les peuples ſe mêlèrent, ils ſe communiquèrent leurs idées ; & leurs idées ſe mêlant comme eux, l'hiſtoire des dieux ne fut plus qu'un cahos. C'eſt cette hiſtoire qu'on nomme *mythologie*.

La mythologie n'offre donc rien de déterminé : elle laiſſe une libre carrière à l'imagination. Par conſéquent, il ſuffiſoit d'être poëte

pour être théologien ; & chaque âge vit naître de nouvelles fables. Mais ces fables du moins étoient ingénieuſes, & ſi tous les peuples ont eu des préjugés, les Grecs ſeuls ont ſu faire de l'erreur un art agréable.

CHAPITRE VI.

Des cérémonies religieuſes & des effets qu'elles produiſirent.

LES forêts ont été les premiers temples des dieux de la Grèce, comme elles ont été les premières habitations des Grecs. En effet, les dieux n'ont pu ſe fixer dans des édifices, que lorſque les hommes ſe ſont fixés dans les villes. C'eſt

vraiſemblablement cette première habitation des dieux, qui a introduit l'uſage des bois ſacrés qu'on élevoit auprès des temples.

On ne ſe contenta pas d'adreſſer aux dieux ſes prières & ſes vœux; on crut devoir leur offrir les choſes qu'on imagina leur être agréables. Ces ſacrifices eurent pour objet de les remercier, d'en obtenir de nouveaux bienfaits, ou d'appaiſer leur colère; & ces motifs firent offrir, ſuivant les circonſtances, des fruits, des animaux & des hommes.

Les cérémonies, qui accompagnoient les ſacrifices, firent accourir aux piés des autels; mais rien ne contribua plus à ce concours

que l'uſage, où étoient les Grecs, de ne point former d'entrepriſes, ſans avoir interrogé les dieux ſur l'évènement.

Les aſtres ſont les premières divinités : auſſi furent-ils interrogés les premiers, & l'aſtrologie eſt la plus ancienne eſpèce de divination. L'influence de ces corps parut ſenſible : on crut qu'il n'y avoit qu'à les obſerver pour juger de l'avenir. On étudia donc les cieux, & auſſi-tôt rien n'y parut arriver naturellement. Les comètes, les éclipſes, les nuages, les vents, le tonnerre, tout fut prodige & préſage, & pour mieux obſerver ces choſes, on plaça les temples ſur des lieux élevés.

Mais ſans doute les ſacrifices ſont agréables aux dieux. Pourquoi donc ne ſaiſiroient-ils pas cette occaſion de manifeſter leur volonté ? Pourquoi ne liroit-on pas l'avenir dans les entrailles des victimes? On ouvrit donc les victimes.

Mais encore pourquoi des paroles échappées au haſard, un mouvement involontaire, un tintement d'oreille, un éternuement fait à droite ou à gauche, une chûte imprévue, un ſonge, &c. ne ſeroient-ils pas autant d'avertiſſemens que nous donnent les dieux ? Ne peuvent-ils pas ſe ſervir de ces moyens ? Ils le peuvent, ils le font donc.

Au pié du mont Parnaſſe, il y

avoit une crevaſſe dont on ne pouvoit approcher ſans entrer dans une eſpèce de fureur. Il en ſortoit une exhalaiſon qui faiſoit extravaguer. On prit cette exhalaiſon pour une inſpiration, & on crut qu'un dieu vouloit ſe communiquer. Auſſi-tôt une Pythie monte ſur le trépié ; des prophètes l'entourent, ils recueillent les mots qui lui échappent, les interprètent, les mettent en vers, & on a des oracles. Ainſi s'eſt établi l'oracle de Delphes, le plus célèbre de la Grèce.

Celui de Dodone commença & s'accrédita avec la même facilité. Une prêtreſſe de Thèbes, enlevée par un marchand phénicien, &

vendue en Grèce, ſe retira dans la forêt de Dodone, bâtit une chapelle à Jupiter, promit des oracles : on accourut, & le dieu parla.

Quelque groſſières que ſoient ces ſuperſtitions, elles eurent leur utilité, parce qu'elles pouvoient ſeules faire franchir aux peuples les obſtacles, qui les ſéparoient. En ſe réuniſſant à Delphes, à Dodone, &c. leurs mœurs commencèrent à s'adoucir. Ils réfléchirent ſur leur ſituation, ils ſe communiquèrent leurs idées, & ils devinrent tous les jours plus ſociables. C'eſt ce concours qui a fait créer le conſeil des Amphictyons, formé des députés de pluſieurs peuples; & ce

conſeil par ſon inſtitution devoit contribuer à policer les Grecs.

Ce n'eſt pas qu'on doive regarder ce conſeil comme une aſſemblée politique, où les Grecs traitoient des affaires d'état & des moyens de ſe rendre formidables aux barbares, en réuniſſant toutes les forces. Il eſt difficile de comprendre qu'ils euſſent déjà des vues ſi étendues; & on ne voit pas pourquoi ils auroient penſé dès-lors à ſe réunir contre les barbares qui ne les attaquoient pas encore. Ce ſeroit leur ſuppoſer trop de prévoyance.

Il eſt vrai que les villes, qui jouiſſoient du droit d'amphictyonat, avoient toutes un intérêt commun;

& que cette confédération qui les uniſſoit les mettoit dans une ſituation à ſe donner mutuellement tous les ſecours dont chacune pouvoit avoir beſoin. Mais ce n'eſt pas dans le conſeil des Amphictyons qu'elles traitoient leurs affaires purement politiques. Ce corps n'étoit encore que le gardien du temple & le juge des différens que le concours pouvoit faire naître ; s'occupant de la police, réglant les cérémonies religieuſes, faiſant reſpecter le culte, & ne s'armant que pour venger la Divinité. Si dans la ſuite il ſe mêla des querelles des Grecs, il prit la religion pour prétexte ; & cela ſeul fera connoître l'eſprit de ſa première inſtitution.

Le concours aux lieux, où il y avoit des oracles, rendit plus fréquens les jeux, où les Grecs aimoient à montrer leur force & leur adreſſe; & ces jeux rendirent eux-mêmes le concours plus grand. Dans ces ſiècles, où l'adreſſe & la force étoient au rang des premières vertus, on ne pouvoit pas imaginer des ſpectacles plus intéreſſans pour les peuples. C'eſt pourquoi ces jeux ſe mêlèrent aux cérémonies religieuſes; ils en devinrent une partie eſſentielle : on en donna pour célébrer la mémoire des grands hommes : les héros ſe firent une gloire de s'y diſtinguer; & la paſſion, avec laquelle on y accourut de toutes parts, détermi-

na à les donner régulièrement dans des tems marqués. Les premiers de cette eſpèce ſont ceux qu'inſtitua Lycaon, qui regnoit en Arcadie ſur la fin de la troiſième période. Quelques tems après, les jeux panathéniens commencèrent à Athènes ſous Erichthonius.

Dans ces aſſemblées de la Grèce on s'entretenoit d'actions héroïques, de merveilles, de fables. Tout ce qu'on voyoit, tout ce qu'on entendoit, nourriſſoit le courage, portoit à l'héroïſme, & faiſoit durer les préjugés utiles. La curioſité avoit toute la vivacité que donne un commencement de connoiſſances ; & la crédulité étoit grande, parce que l'ignorance ren-

doit tout poſſible. Ainſi les mœurs s'adouciſſoient ſans s'amollir : on ſe portoit aux grandes choſes, parce qu'on en croyoit de plus grandes : les prodiges fabuleux préparoient à de vrais prodiges ; & ces peuples, qui auparavant épars ſe connoiſſoient à peine, commençoient à ſe regarder comme une ſeule & même nation, & à mépriſer toutes les autres.

Voilà les tems où il faut d'abord obſerver les Grecs, parce qu'alors les circonſtances leur faiſoient prendre un caractère dont ils conſervèrent toujours quelque choſe. Crédules & ſuperſtitieux dans ces commencemens, ils continueront de l'être dans les ſiècles où

ils ſeront plus éclairés. Mais ils eurent auſſi le même courage, la même activité, la même curioſité, la même paſſion pour le merveilleux, le même mépris pour les autres nations. Ils ſemblent dès ces tems ſe former pour les plus grandes vertus & pour les plus grands vices, pour les plus grandes lumières & pour les plus grandes erreurs; en un mot, pour tout ce qui eſt grand. Tels ſont en effet les titres de la Grèce pour occuper la première place dans la mémoire des hommes. L'hiſtoire n'aura jamais à raconter d'aucun autre peuple des faits plus ſemblables à des prodiges.

CHAPITRE VII.

Quatrième période, depuis la loi écrite juſqu'à l'établiſſement de la royauté chez les Hébreux, l'an 1079 avant J. C., ou juſqu'à l'établiſſement de l'archontat chez les Athéniens en 1088 : eſpace de quatre cens & quelques années.

DEPUIS l'arrivée des colonies égyptiennes ou phéniciennes, juſqu'à la guerre de Troye, il y a plus de trois cens ans. Un grand nombre de royaumes commencent dans cet intervalle : les peuples ſemblent ſe policer à l'envi ; & il y a auſſi tous les jours plus de communication entr'eux. Mais c'eſt dans la fa-

ble qu'il faut étudier ces tems, plutôt que dans l'hiſtoire.

On ne ſait rien de la plupart des ſouverains qui ont regné dans la Grèce pendant ces trois ſiècles; & ce qu'on ſait des autres, ſi on le dépouille du merveilleux, ſe réduit à peu de choſe. Les Grecs ont à la vérité ſur les autres peuples l'avantage d'avoir rendu intéreſſans les prodiges qu'ils ont crus, comme ceux qu'ils ont faits, & il ſeroit honteux d'ignorer tout-à-fait leurs fables : mais on peut s'inſtruire de la mythologie dans les Poëtes, & nous avons promis un Dictionnaire de la Fable.

L'agriculture n'avoit fait encore que peu de progrès dans le pre-

mier ſiècle de cette période, lorſqu'Erecthée partit d'Egypte avec des vaiſſeaux chargés de blé, aborda dans l'Attique, délivra ce pays d'une famine qui le preſſoit, & devint par ce bienfait roi des Athéniens. On comptoit alors plus de cent cinquante ans depuis l'établiſſement de Cécrops, & on a remarqué que juſqu'à cette époque, l'Attique tiroit les blés de la Sicile, ou de la Libye. On n'y connoiſſoit encore que la culture de l'olivier: Cécrops, qui l'avoit apportée avec le culte de Minerve, trouva le terroir trop ſec & trop aride pour toute autre production.

Erecthée, jugeant que les plaines d'Eléuſis ſeroient propres au labou-

rage, les fit défricher & enſemencer; & cette entrepriſe ayant eu tout le ſuccès qu'il s'étoit promis, il inſtitua à Eleuſis les myſtères de Cérès, à l'imitation de ceux que les Egyptiens célébroient en l'honneur d'Iſis.

Il n'eſt pas douteux que les Grecs n'ayent connu l'agriculture longtems auparavant. Nous avons vu que les Titans leur en avoient au moins donné une idée groſſière; & ſi après l'extinction de ces étrangers, cet art ſe perdit, Cadmus & Danaüs le renouvellèrent dans la ſuite. Mais il étoit fort peu répandu, & vraiſemblablement fort négligé, même dans les cantons où on le conſervoit encore. Pour le

rendre

rendre plus commun, il fallut vaincre bien des obſtacles : c'eſt ce qu'on apperçoit dans le merveilleux, qui a défiguré cette révolution. On a dit que, ſous Erecthée, Cérès étoit venue elle-même enſeigner l'agriculture aux Grecs ; & on a fait faire des prodiges à cette déeſſe, pour garantir les jours de Triptolème, lorſque ces peuples encore barbares, qu'il vouloit forcer à cultiver la terre, ſe ſoulevoient contre lui.

Le règne d'Erecthée, qui commence l'an 1423 avant J. C. eſt donc l'époque où l'agriculture change les mœurs des Grecs ; & c'eſt dans le ſiècle ſuivant qu'elle fait de nouveaux progrès & ſe répand.

Alors de nouveaux royaumes ſe forment de toutes parts. La Grèce ſent croître ſes forces ; les peuples contractent des alliances ; & les chefs arment pour différentes entrepriſes. Telles ſont l'expédition des Argonautes, ſous la conduite de Jaſon ; la guerre de Thèbes, où ſept rois ſe réuniſſent contre Etéocle, & la guerre de Troye, où toute la Grèce prend part.

On n'avoit pas encore vu autant de mouvement. Mais ſi les Grecs étoient mieux qu'ils n'avoient jamais été, les arts qu'ils connoiſſoient ne leur ſuffiſoient pas ; & c'eſt-là le principe de l'inquiétude qui les agitoit, & qui les agita long-tems encore.

Il falloit un aliment à cette inquiétude. C'eſt pourquoi les jeux devinrent plus fréquens que jamais. Ils continuèrent de faire partie du culte & des honneurs qu'on rendoit à la mémoire des héros. Les rois en donnèrent à leur avénement : Théſée rétablit les Panathénées : il inſtitua les jeux iſthmiques à Corinthe : Hercule renouvella ceux qu'un ſiècle auparavant on avoit inſtitués à Olympie, en l'honneur de Jupiter. En un mot, on ne parut occupé qu'à multiplier ces ſortes de ſpectacles. Les noms de ceux qui les inſtituoient, les grands hommes dont ils rappelloient les actions, les dieux auxquels on les conſacroit, les rois & les héros

qui entroïent en lice, les couronnes qu'on diſtribuoit aux vainqueurs ; l'affluence de tous les peuples de la Grèce, voilà les circonſtances qui entretenoient la paſſion pour ces jeux, & qui préparoient les Grecs à de grandes choſes.

Tel étoit l'eſprit de ces peuples dans le ſiècle que termina la guerre de Troye. Mais ils étoient encore bien ignorans dans l'art de ſe gouverner. Les uſages, qui leur tenoient lieu de loix, étoient pour eux une ſource d'abus ; & on pouvoit prévoir dès-lors que les déſordres ruineroient la Grèce, ou qu'ils ameneroient une révolution, qui la rendroit plus floriſſante que jamais. C'eſt dans ces circonſtances

que Théſée jetta les fondemens de la grandeur d'Athènes.

Juſqu'alors l'Attique avoit été diviſée en douze bourgs, qui, ayant chacun leurs magiſtrats & leurs aſſemblées particulières, ſe gouvernoient ſéparément d'après leurs uſages, & qui, bien loin de ſe réunir pour l'intérêt commun, ſe faiſoient ordinairement la guerre.

Théſée caſſa ces magiſtrats, ces aſſemblées, & fit des douze bourgades un ſeul peuple, qui s'aſſembloit à Athènes. Là, les habitans de la campagne eurent droit de ſuffrage, comme les habitans de la ville; & toute l'Attique fut ſoumiſe à la juriſdiction de cette capitale. Par cette réforme, Athènes

s'aggrandit, & devint tous les jours plus puiſſante.

Erecthée avoit diſtribué les citoyens en quatre claſſes : Théſée n'en fit que trois ; les nobles, les laboureurs & les artiſans. Les deux dernières, étant plus nombreuſes, étoient auſſi plus puiſſantes. Il voulut donc en balancer l'autorité ; & il ſe flatta d'y réuſſir, en réſervant pour la première ſeule tout ce qui concerne le miniſtère de la religion, celui de la juſtice & celui de la police. Mais ſes précautions n'aſſurèrent pas l'équilibre qu'il vouloit établir. Les laboureurs & les artiſans, plus puiſſans par le nombre, devoient ſe rendre maîtres de la république, toutes les fois

qu'il ſe trouveroit parmi les nobles des citoyens, qui jaloux du commandement, ſe détacheroient de leur corps pour s'attacher au peuple. Ce gouvernement renfermoit donc un germe de factions : il tendoit à l'anarchie, & l'autorité devoit paſſer continuellement d'une main dans une autre. En effet, Théſée, victime d'un parti qui s'éleva contre lui, fut banni d'une ville dont il avoit été le ſecond fondateur.

C'eſt ſur-tout ſur le ſiècle de Théſée que les Grecs ſe ſont plûs à répandre un merveilleux, qui fait connoître leur eſprit & leur caractère. Sans entrer néanmoins à ce ſujet dans aucun détail, con-

tentons-nous d'obſerver les circonſtances, qui ont pu donner lieu à tant de fables.

Si les Titans furent pris pour les dieux qu'ils avoient apportés, ce ne fut qu'une mépriſe involontaire. Cécrops, Cadmus & Danaüs, malgré les ſervices qu'ils avoient rendus, ne paſsèrent jamais que pour des rois. Pourquoi donc, dans des tems poſtérieurs, tous les grands hommes ſont-ils autant de demi-dieux ? Pourquoi ſemble-t-il que les Grecs veuillent abſolument s'y méprendre ?

Dans l'établiſſement des colonies & long-tems après, il n'y avoit, comme nous l'avons re-

marqué, aucune communication entre les provinces de la Grèce. Les troupes ſauvages, répandues de côté & d'autre, ignoroient chacune ce qui ſe paſſoit hors de leur canton.

Les choſes étant ainſi, la réputation de Cécrops, de Cadmus & de Danaüs ne pouvoit pas encore s'étendre. Elle s'arrêtoit, pour ainſi dire, aux bornes de leurs petits états. On conçoit donc que n'étant connus que de leurs ſujets, ils ne pouvoient paſſer que pour des rois. Or, ce titre étant le ſeul qui leur avoit été donné, la poſtérité ne ne leur en donna pas d'autres. Il arriva ſeulement que les évènemens les plus ſimples, tranſmis avec des

expreſſions équivoques ou figurées, furent une occaſion d'imaginer des prodiges dont on embellit leur règne.

Dans la ſuite, la face de la Grèce changea. Comme il y eut plus de peuples policés, il y eut auſſi plus de communication entre les provinces. Les hommes, qui ſe diſtinguèrent, eurent donc un plus grand théâtre : leurs noms furent portés d'un peuple chez l'autre ; & leurs faits, plus racontés, furent plus embellis.

Dans le ſyſtême de la théologie payenne, les dieux étoient ſujets à toutes les paſſions humaines. Ils pouvoient donc aimer des mortelles, & par conſéquent un homme

pouvoit avoir un dieu pour père. Rien n'étoit plus conforme au préjugé introduit par la mépriſe qui avoit confondu l'hiſtoire des dieux avec celle de Titans.

Cependant nous ne préſumons pas que la première erreur de cette eſpèce ait été l'effet d'un menſonge prémédité : on doit croire plutôt qu'elle eſt venue de quelqu'expreſſion figurée, qui paſſant de bouche en bouche aura été mal interprétée. En effet, quoique les Grecs parlaſſent tous la même langue, chaque peuple avoit cependant ſon idiome ; & par conſéquent, les mêmes expreſſions n'étoient pas entendues partout de la même manière. Par exemple, lorſque pour faire enten-

dre qu'un homme étoit arrivé par mer, on a dit qu'il étoit fils de Neptune, n'a-t-on pas dû faire tomber les Grecs dans l'erreur de croire qu'il étoit réellement le fils de ce dieu ?

Voilà donc un demi-dieu. Or, ſi on croit à un, on pourra croire à beaucoup d'autres. Il ſera donc facile alors d'abuſer de la crédulité des peuples. On en abuſa par conſéquent, & l'Olympe peupla la terre de demi-dieux. Auſſi la Grèce en offre un grand nombre dans le même ſiècle.

Il eſt naturel que le fils d'un dieu faſſe des choſes extraordinaires. C'eſt même ce qu'on attend de lui ; & ſi toutes ſes actions étoient

dans

dans l'ordre commun, il les faudroit raconter avec des circonſtances fabuleuſes, pour les rendre vraiſemblables. Il ne s'agit plus que d'imaginer comment des faits fort ſimples ont pu ſe défigurer, & devenir des prodiges dans la bouche de ceux-mêmes qui n'avoient pas deſſein de tromper.

Dans ce ſiècle, pendant qu'une partie de la Grèce travailloit à ſe policer, une autre partie réſiſtoit encore au joug des loix. Les ſociétés civiles avoient donc à ſe défendre contre des chefs de troupes errantes, qui vivoient de brigandage, & elles avoient encore à combattre les bêtes féroces, qui infeſtoient les campagnes. Or, ayant

toutes le même intérêt à détruire ces ennemis communs, elles ne pouvoient manquer d'accorder la plus grande conſidération aux citoyens qui les alloient chercher pour les vaincre, & qui revenoient avec la victoire. Tous les héros ſe ſont ſignalés dans ces ſortes de combats; & leur célébrité eſt un monument de l'état où étoit alors la Grèce.

Ils auroient été moins célèbres, ſi, dans le récit de leurs exploits, un brigand n'eût été qu'un brigand, & une bête féroce n'eût été qu'une bête féroce. Mais plus on redoutoit ces ennemis, plus l'imagination s'appliquoit à les peindre redoutables. Elle ne trouvoit point

de termes assez forts ; elle employoit les expressions les plus exagérées ; elle les accumuloit les unes sur les autres, & le merveilleux s'établissoit.

Dès que le merveilleux commence, il fait des progrès rapides. Chaque instant le produit sous de nouvelles formes : l'ignorance le saisit, la curiosité en devient avide, & la crédulité lui donne toute la réalité qui lui manque.

Les héros n'avoient garde de détruire des erreurs qui contribuoient à leur gloire. Leur naissance demandoit d'eux des exploits extraordinaires ; la renommée, qui publioit leurs victoires, ne permettoit pas de les mettre au nom-

bre des choſes communes ; & le merveilleux devenoit vraiſemblable.

La priſe de Troye eſt l'époque, où la Grèce ceſſe tout-à coup de produire des demi-dieux. Ce n'eſt pas qu'elle fût moins crédule : mais en conſidérant les circonſtances où elle ſe trouvoit, nous concevrons que de pareilles fables ne pouvoient plus avoir cours.

Les Grecs n'avoient pris les armes que pour venger l'affront fait à Ménélas. Ils n'avoient pas projetté de faire des établiſſemens en Aſie. Ils ne vouloient pas conquérir Troye, ils ne vouloient que la détruire. Cependant l'abſence des principaux chefs de la Grèce ramena la licence & les déſordres.

Les villes furent troublées par des diſſentions ; elles perdirent les citoyens, que chaſſoient les factions puiſſantes : & les peuples recommencèrent à errer de contrée en contrée, & à vivre, comme autrefois, de brigandage.

La priſe de Troye a donc été funeſte aux Grecs, comme aux Troyens. Les vainqueurs, diviſés & victimes de leurs diſſentions, ne retirèrent de leur entrepriſe qu'un butin, qui fut bientôt diſſipé. Les uns périſſent par la tempête ; les autres ſont jettés ſur des rivages étrangers : & s'il en eſt qui reviennent dans leurs états, ils ſont, pour la plûpart, aſſaſſinés ou chaſſés. Tel fut le ſort de ces héros :

les malheurs qui les ſuivent ne fourniſſent pas matière au merveilleux.

Cependant les ſoldats accoutumés au pillage ne ſont plus capables de redevenir citoyens. Les pirates infeſtent les mers ; les brigands infeſtent les campagnes ; toute communication eſt interceptée : les jeux ceſſent, & la Grèce épuiſée paroît ſans mouvement. Les circonſtances, qui ſuivent la guerre de Troye, ſont donc tout-à-fait différentes de celles qui l'ont précédée. Mais une nouvelle guerre alloit rendre le mouvement à la Grèce. Pour en expliquer la cauſe, il faut prendre les choſes de plus haut.

Perſée, fondateur de Mycènes, avoit laiſſé la couronne à Electrion ſon fils. Amphytrion, petit-fils de Perſée par Alcée, avoit épouſé Alcmène, fille d'Electrion, & auroit dû ſuccéder à ſon beau-père. Mais ayant eu le malheur de le tuer involontairement, il fut obligé de ſe retirer & d'abandonner la couronne à ſon oncle Sthénélus, frère d'Electrion. Par cette uſurpation, Hercule, fils d'Amphitryon & d'Alcmène, fut exclus du trône de Mycènes.

On peut voir dans la fable les dangers auxquels Euryſthée, fils & ſucceſſeur de Sthénélus, expoſa ce héros : il en pourſuivit les enfans, & déclara la guerre aux

Atheniens qui leur avoient donné asyle : mais il perdit la bataille & la vie.

Cette mort ouvrit le Péloponèse aux Héraclides ; mais lorsqu'ils s'étoient rendus maîtres de presque toutes les villes, l'oracle, consulté sur une peste survenue, répondit que ce fléau ne cesseroit qu'après qu'ils se seroient retirés.

Ils se retirèrent cependant trompés par les expressions ambigues de l'oracle. Hyllus, fils d'Hercule, revint au bout de trois ans, & fut tué dans un combat singulier, qu'il proposa pour épargner le sang des deux partis. On étoit convenu que s'il étoit vaincu, les Héraclides ne reviendroient dans

le Péloponèſe qu'après cent ans.

Ce terme étant expiré, Téménès, Creſphonte & Ariſtodème, deſcendans d'Hercule par Hyllus, revinrent dans le Péloponèſe, quatre-vingts ans après la guerre de Troye, lorſque Téſamène, fils d'Oreſte, regnoit ſur Argos, Mycènes & Lacédémone. Vainqueurs de ce prince, ils partagèrent leurs conquêtes. Creſphonte regna à Mycènes, Téménès à Argos, & Ariſtodème étant mort pendant la guerre, Sparte fut le partage de ſes deux fils.

Les troupes des Héraclides étoient en grande partie compoſées des Doriens de Theſſalie, peuple groſſier qui, ne connoiſſant d'autre

métier que la guerre, ramena la barbarie, & mit toute la Grèce dans la néceſſité de prendre les armes. D'anciennes villes furent détruites, de nouvelles furent fondées ; les peuples refluèrent les uns ſur les autres : & pluſieurs, forcés d'abandonner leur ancienne patrie, en cherchèrent une nouvelle dans les iſles, ou ſur les côtes de l'Aſie mineure.

Dans ce mouvement général, tous les peuples ſe trouvoient ſéparément trop foibles, pour qu'aucun d'eux pût s'établir ſolidement. Les diſſentions étoient au-dedans des villes, des ennemis étoient au-dehors ; & on gémiſſoit ſous la tyrannie des rois, qui étant montés

ſur le trône dans des tems de troubles, croyoient ne pouvoir ſe maintenir que par la violence.

Cependant les guerres continuoient : les rois eux-mêmes les faiſoient durer parce qu'elles les rendoient néceſſaires. Mais enfin les déſordres devoient avoir un terme, & ce terme devoit être funeſte aux rois. Ils devinrent preſque tout-à-coup l'objet de la haine des peuples, qui les regardant comme les auteurs des malheurs publics, ſe laſsèrent d'être les victimes de leur ambition, & ſecouèrent le joug. Thébes en avoit donné le premier exemple, après la mort de Xantus; & quelque tems après les Athéniens déclarè-

rent qu'ils ne reconnoiſſoient d'autre roi que Jupiter. La circonſtance, où ils abolirent la royauté, fait voir combien elle étoit devenue odieuſe.

Les Héraclides leur ayant déclaré la guerre, l'oracle, qu'ils avoient conſulté ſuivant l'uſage, les aſſura du ſuccès de leur entrepriſe, s'ils ne tuoient pas Codrus, alors roi d'Athènes. En conſéquence ils ordonnèrent de reſpecter les jours de ce prince : mais Codrus, qui veut ſe dévouer pour ſa patrie, ſe déguiſe en payſan : il échappe à la vigilance de ſes ſujets, qui l'aimoient & qui veilloient ſur lui : il paſſe dans le camp des ennemis, & il inſulte un ſoldat qui lui ôte

la vie. Les Héraclides alors, n'oſant haſarder un combat, ſe retirèrent.

Les deux fils de Codrus, Médon & Nilée, ſe diſputent la couronne : mais, quoique les Athéniens pleurent le père, ils ne veulent pour roi ni l'un ni l'autre. S'ils ſentent ce qu'ils ont perdu, ils ſentent auſſi ce qu'ils ont à craindre; & conſidérant l'oppreſſion où ils voient tous les peuples, ils proſcrivent la royauté. Seulement en mémoire de Codrus, à qui ils défèrent les honneurs héroïques, ils confient à Médon la première magiſtrature ſous le titre d'Archonte.

Voilà l'époque où commence la république d'Athènes. On ne ſau-

roit dire quel étoit préciſément le pouvoir du premier magiſtrat. Il paroît avoir été trop foible pour réprimer les excès de la démocratie. Jaloux de la liberté, & trop peu éclairés pour la concilier avec la ſoumiſſion aux loix, les Athéniens n'ont penſé qu'à prendre des précautions contre l'abus de l'autorité; & ils en ont pris de ſi grandes, qu'ils furent long-tems expoſés à tous les déſordres de l'anarchie. Tant il eſt vrai que dans les choſes même, où il eſt le plus puiſſamment conſeillé par ſon intérêt, l'homme n'évite un écueil que pour aller ſe briſer contre un autre plus funeſte encore!

CHAPITRE VIII.

Cinquième période. Depuis l'établiſſement de l'archontat perpétuel chez les Athéniens, l'an 1088 *avant J. C., juſqu'à l'archontat rendu annuel : eſpace de* 404 *années.*

LORSQU'ON voit les peuplades qui erroient commencer à ſe fixer, ce changement doit être moins regardé comme les premiers tems des ſociétés civiles, que comme les derniers de la vie errante. Elles ont encore la même inquiétude, qui auparavant les portoit à changer continuellement de lieu. Elles s'attachent donc foiblement aux cantons où elles s'établiſſent : elles ne s'y fixent qu'autant qu'elles y ſont

forcées ; & à la plus légère occaſion elles ſont prêtes à les abandonner, parce qu'ayant peu de beſoins, tous les pays leur paroiſſent égaux. Voilà la cauſe des émigrations continuelles, qui ſe font dans le cours des périodes précédentes.

Nous obſervons ſur-tout cette inquiétude dans les révolutions de la Grèce. Les tems de barbarie ont été longs : ceux qui ſe ſont écoulés, depuis la première ville bâtie juſqu'aux ſociétés civiles répandues de toutes parts, ont été longs encore ; & ſi dans le ſiècle des héros les Grecs paroiſſent ſe policer à l'envi, on les voit toujours également inquiets chercher dans des entrepriſes au loin un aliment à

leur inquiétude. Il eſt vrai qu'après la guerre de Troye, la Grèce eſt quelque tems plus tranquille; mais cette tranquillité eſt l'effet de ſon épuiſement, & c'eſt un état violent pour elle.

La guerre des Héraclides, qui la tire de cet état, force à faire au dehors des émigrations, qui auparavant ne ſe faiſoient que dans l'intérieur. Les peuples qui tombent les uns ſur les autres, & qui ne ſauroient tous ſubſiſter dans des pays dévaſtés, cherchent de nouveaux établiſſemens dans l'Aſie mineure, que la guerre de Troye a fait connoître, & qui offre un aſyle aux plus inquiets.

Les Eoliens, chaſſés du Pélo-

ponèſe par les Doriens, y abordèrent les premiers; ils y fondèrent douze villes, dont Smyrne fut la plus conſidérable, & ils donnèrent le nom d'Eolide à la contrée où ils s'établirent.

Quelque tems après, Nilée, fils de Codrus, mécontent de n'avoir point d'autorité parmi les Athéniens, raſſembla les Ioniens, qui ayant auſſi été chaſſés du Péloponèſe, s'étoient réfugiés dans l'Attique; & les ayant conduits ſur les côtes de l'Aſie mineure, il y fonda encore douze villes, Ephéſe, Colophon, Claſomène, &c., & ce pays prit le nom d'Ionie.

Enfin vers le même tems, c'eſt-à-dire, immédiatement après la

guerre des Héraclides contre les Athéniens, les Doriens, qui eux-mêmes avoient chaſſé les autres, furent en partie obligés de ſortir auſſi de la Grèce. Les Héraclides, en reconnoiſſance des ſecours qu'ils en avoient reçus, leur avoient donné la Mégaride qu'ils avoient enlevée aux Athéniens; mais cette province ne ſuffiſant pas à leur ſubſiſtance, ils ſe répandirent dans les iſles de Crète, de Rhodes, de Cos; & ayant paſſé dans l'Aſie mineure, ils bâtirent Halicarnaſſe, Cnide & pluſieurs autres villes. Cette contrée fut nommée Doride. Il eſt à remarquer que ces trois peuples ſont ceux qui juſqu'alors avoient paru les plus inquiets; ils s'étoient

répandus à diverſes repriſes dans différentes parties de la Grèce.

On voit que ces colonies ſont une ſuite des circonſtances, qui favoriſoient les nouveaux établiſſemens, & qui dégoûtoient des anciens; & on juge que ſi ces premières réuſſiſſoient, il s'en devoit former néceſſairement beaucoup d'autres. Cet uſage caractériſe particulièrement les Grecs, parce que les circonſtances où ils ſe trouvèrent, rendirent pour eux les colonies plus néceſſaires que pour les autres peuples. Mais il eſt plus ancien qu'eux : ce n'eſt, à le conſidérer dans ſon principe, qu'un reſte de l'inquiétude des peuplades errantes.

Ces premières tranſmigrations

qui ſe firent dans le tems que la royauté devenoit odieuſe, portèrent avec elles l'amour de la liberté, & elles établirent ſans obſtacles le gouvernement républicain par-tout où elles ſe fixèrent. Ces peuplades furent donc libres, auſſitôt qu'elles ſe furent éloignées; & cet avantage qu'elles avoient ſur les villes de la Grèce, devoit porter les peuples de cette contrée à former encore de nouvelles colonies, ou à faire de nouveaux effort pour ſecouer tout-à-fait le joug des tyrans. C'eſt en effet ce qui arriva, & c'eſt l'époque d'une façon de penſer, qui changea peu-à-peu la face de la Grèce. Dès lors toutes les villes conſpirèrent contre

les tyrans ; toutes voulurent ſe gouverner, & l'amour de la liberté devint le caractère dominant des Grecs.

Dans cette conjoncture, il étoit naturel qu'aucun peuple n'imaginât de dominer ſur ſes voiſins. L'ennemi que les villes avoient au dedans, ne permettoit pas de porter la guerre au-dehors. Ainſi les républiques ſe formoient de tout côté, & en même-tems l'amour de la liberté écartoit toute idée de conquête. Quoiqu'indépendantes, elles ſembloient ne former qu'un corps animé d'un même eſprit. Unies contre les tyrans, toutes vouloient être libres ; toutes vouloient que chacune le fût : aucune ne prévoyoit qu'elles auroient un jour des

intérêts contraires, & quelquefois un peuple prenoit les armes pour briſer les fers d'un peuple voiſin. C'eſt ainſi que commença la république d'Achaïe, formée de pluſieurs villes confédérées, qui ſe gouvernoient chacune par ſes loix & par ſes magiſtrats; & c'eſt auſſi dans ces ſortes de guerres, que ſe ſignala Corinthe, ſituée d'ailleurs ſi avantageuſement pour étendre ſa domination.

Cette fermentation des eſprits ouvrit une nouvelle carrière à l'ambition. Si on ne pouvoit pas devenir le tyran de ſa patrie, on en pouvoit devenir le légiſlateur. La morale & le gouvernement devinrent donc l'étude des meilleurs

eſprits. Ils obſervèrent les abus de la démocratie, & ils cherchèrent les moyens de les réprimer : mais il y avoit long-tems qu'on ne faiſoit que pallier les maux, lorſque les déſordres portés à leur comble firent ſentir le beſoin d'une réforme générale ; & c'eſt alors qu'on vit des peuples demander des loix, & de ſimples citoyens exercer une puiſſance, qu'ils devoient à leurs vertus ainſi qu'à leurs lumières.

Cette révolution étoit néceſſaire. Il falloit qu'après avoir été jaloux d'une liberté ſans bornes, les peuples reconnuſſent enfin que, pour être véritablement libres, il faut avoir des loix. La démocratie, qui

ſembloit

ſembloit craindre juſqu'à l'ombre de l'autorité, n'étoit pas un gouvernement : c'étoit une anarchie, où les factions armoient les citoyens les uns contre les autres, & finiſſoient par donner un maître à la république épuiſée.

Il n'eſt pas poſſible de ſuivre toutes les révolutions qui naiſſoient de ce déſordre; elles ſont peu connues : on voit ſeulement qu'elles étoient à-peu-près les mêmes par-tout, parce que par-tout le même eſprit dominoit. Toutes les républiques de la Grèce étoient déchirées par des factions, & l'amour de la liberté luttoit continuellement avec l'ambition des citoyens qui aſpiroient à la tyrannie.

D'ailleurs, l'hiſtoire de toutes ces villes n'eſt pas également intéreſſante. Celle de Lacédémone & celle d'Athènes ſont les plus inſtructives, & il ſuffira d'obſerver ces deux républiques, pour juger de ce qui ſe paſſoit dans les autres.

Nous avons vu que le retour des Héraclides donna deux rois aux Lacédémoniens. Euriſthène & Proclès, fils d'Ariſtodème, regnèrent conjointement, & cette forme de gouvernement ayant ſubſiſté après eux, le ſceptre ſe conſerva dans deux branches, pendant neuf cens ans, ou environ.

Cependant Euriſthène & Proclès, jaloux l'un de l'autre, n'avoient

jamais pu ni s'aimer ni s'accorder ; & la même méſintelligence paſſa à leurs deſcendans. Ainſi Sparte eut dans ſes deux rois deux chefs de parti, qui, cherchant à l'envi la faveur, firent mépriſer leur autorité & leur perſonne. C'eſt dans ces tems d'anarchie & de licence, que parut Lycurgue. Appellé au trône après la mort de ſon frère aîné, qui n'avoit point laiſſé d'enfans mâles, il regna ; mais la reine, ſa belle-ſœur, ayant au bout de trois mois accouché d'un fils, il remit la couronne à cet enfant. Libre alors, il voyagea en Crête, en Aſie & en Egypte, afin d'obſerver les gouvernemens, & de ſe préparer à réformer celui de Lacé-

démone. Il jugea encore à propos de s'éloigner, pour ôter tout fondement à la crainte qu'on avoit de ſon ambition, & que ſes ennemis ſur-tout affectoient de montrer.

En effet, ſon abſence diſſipa les ſoupçons : elle fit même ſentir le beſoin qu'on avoit de ſes vertus & de ſes lumières. Il fut donc deſiré, & il ſe rendit aux vœux de ſes concitoyens.

Dans le deſſein de remédier aux déſordres qui déchiroient ſa patrie, il jugea qu'il falloit remonter à la ſource des maux : en conſéquence, il ſe propoſa une réforme entière du gouvernement. Une pareille entrepriſe demandoit de grandes précautions ; il importoit

ſur-tout d'avoir l'aveu des dieux, & l'oracle de Delphes fut conſulté. La Pythie appella Lycurgue l'ami des dieux, preſque dieu ; & l'aſſura que le gouvernement qu'il établiroit, ſeroit le plus parfait qu'on eût jamais vu. C'eſt alors qu'aſſuré des principaux citoyens, il ſe rendit en armes dans la place publique & fit la réforme telle qu'il l'avoit projettée.

Il créa un ſénat compoſé de vingt-huit membres électifs. Ce corps, placé entre les rois & le peuple, étoit à-la-fois une barrière à la tyrannie & à l'anarchie ; s'uniſſant aux rois, lorſqu'il falloit réprimer la licence du peuple ; s'uniſſant au peuple lorſqu'il falloit

réprimer le deſpotiſme des rois.

La ſouveraineté réſidoit proprement dans le peuple. C'eſt dans ces aſſemblées que ſe faiſoit l'élection des ſénateurs, & qu'on prenoit les dernières réſolutions. Le ſénat n'avoit que le droit de délibérer ſur les affaires; il en rendoit compte, & ſes avis pouvoient être rejettés comme approuvés.

Quant aux deux rois, ils préſidoient au ſénat, ils avoient double ſuffrage, ils étoient les généraux de la république. Mais d'ailleurs leur pouvoir étoit très-limité, juſques-là qu'à la tête des troupes, ils ne pouvoient rien entreprendre ſans l'avis d'un certain nombre de citoyens qu'on choiſiſſoit pour veil-

ler ſur eux. En un mot, on ne paroiſſoit avoir conſervé le trône aux deux branches des Héraclides, que pour ne pas le laiſſer vacant, & pour ôter aux autres citoyens l'eſpérance d'y monter. D'ailleurs, l'autorité que la loi donnoit également aux deux rois étoit dans le fait inégale, parce que l'un des deux avoit toujours plus que l'autre le talent de l'attirer à lui. Elle devenoit donc pour eux une ſource de jalouſie ; & par-là deux rois étoient moins redoutables qu'un ſeul.

Pour établir une parfaite égalité parmi les citoyens, Lycurgue fit un nouveau partage des terres, & banniſſant les richeſſes, les arts

& le luxe, il ſubſtitua une monnoie de fer aux monnoies d'or & d'argent.

Il ordonna que tous les citoyens mangeroient enſemble ; les rois mêmes furent ſoumis à cette loi. Par-là l'égalité devoit être plus ſenſible; les nœuds qui uniſſoient les citoyens ſe reſſerroient; tous s'accoutumoient à la même frugalité, & les richeſſes devenoient tous les jours plus inutiles.

Enfin Lycurgue, jugeant que les enfans appartenoient à l'état, jugea auſſi que c'étoit à l'état à les élever. Tous eurent donc la même éducation ; tous ſe formèrent de bonne heure aux mêmes mœurs, & les loix qui ſe gravoient dans

les ames n'eurent pas beſoin d'être écrites. Auſſi ce légiſlateur ne les écrivit pas.

En formant ce gouvernement, l'objet de Lycurgue avoit été de partager en quelque ſorte l'autorité, & de balancer les pouvoirs les uns par les autres.

Le ſénat établi pour maintenir l'équilibre entre les rois & le peuple étoit dans l'impoſſibilité d'uſurper la tyrannie. Les deux autres puiſſances réunies par un intérêt commun auroient facilement réprimé ce corps dont les membres étoient électifs. Il ne pouvoit avoir d'autorité qu'autant que toutes ſes vues ſe dirigeoient au bien public. Il falloit qu'il devînt l'ame de

la république, & pour cela il falloit qu'il en méritât la confiance; l'abus de la puiſſance n'eût pas été reſpecté en lui, non plus que dans les rois.

Le peuple tout ſeul ne pouvoit rien; parce que tout peuple eſt foible lorſqu'il eſt ſans chef. D'ailleurs, il n'étoit point de ſon intérêt de s'unir au ſénat pour abaiſſer les rois, ni aux rois pour abaiſſer le ſénat. Il lui importoit que ces deux puiſſances fuſſent redoutables l'une à l'autre, & qu'aucune ne prévalût; ſa liberté en dépendoit.

Les Rois enfin, encore plus foibles, n'avoient d'autorité que comme chefs de la république; & en cette qualité, ils avoient également à ménager & le peuple & le ſénat.

Aucune de ces puiſſances ne pouvoit donc uſurper l'une ſur l'autre. C'eſt ainſi que Lycurgue, en combinant la monarchie, l'ariſtocratie & la démocratie, forma un gouvernement qui avoit les avantages des trois, ſans avoir les inconvéniens d'aucune. Mais ce qui contribua ſur-tout à maintenir l'équilibre, c'eſt la pauvreté; c'eſt qu'à Sparte les ames ne pouvoient être vénales.

Il eſt vraiſemblable que le ſénat ayant gagné la confiance par ſa conduite, ſes décrets furent d'ordinaire confirmés dans l'aſſemblée du peuple; & c'eſt alors que le roi Théopompe, jaloux de l'influence de ce corps, & deſirant d'y

mettre des bornes, au haſard même d'affoiblir ſa propre autorité, imagina de donner des chefs au peuple, & créa de nouveaux magiſtrats qu'on nomma Éphores. Cette innovation eſt d'environ cent trente ans après Lycurgue.

Les éphores furent au nombre de cinq. On les changeoit tous les ans. Elus par le peuple, ils en étoient les protecteurs. A ce titre ils devinrent les juges des magiſtrats, des ſénateurs & des rois ; ils ſe faiſoient rendre compte de l'adminiſtration ; ils caſſoient les ſénateurs ; ils condamnoient les rois à l'amende ; ils les pouvoient faire arrêter. Tous les mois, les rois juroient ſolemnellement de ſe conduire

duire ſuivant les loix, & les éphores promettoient de les maintenir tant qu'ils ſeroient fidèles à leur ſerment. Il eſt évident que dans une république, où l'on auroit connu les richeſſes, de pareils magiſtrats auroient pu cauſer de grands déſordres.

Mais Sparte étoit pauvre. C'eſt pourquoi les éphores n'étoient puiſſans, qu'autant qu'ils ſe bornoient à être les protecteurs du peuple; & le peuple content d'être protégé n'ambitionnoit rien au-delà. Un éphore, qui eût montré de l'ambition, eût été perdu. On reſpectoit les droits du ſénat, on reſpectoit ceux des rois. L'opinion ne permettoit d'attenter ni aux uns ni aux

autres ; & ces droits reſtoient, lorſque les éphores en réprimoient les abus.

Sparte étoit proprement un camp, où les citoyens, abandonnant aux eſclaves la culture des terres, s'exerçoient uniquement au métier des armes. Accoutumés, pendant la paix, à une diſcipline dure & ſévère, la guerre étoit pour eux un tems de repos. Mais Licurgue ne les avoit armés que pour leur défenſe. Il leur avoit interdit toute conquête ; il leur en avoit ôté les moyens ; il ne leur avoit laiſſé que la gloire d'être libres & de donner la liberté. Tant qu'ils conſervèrent cet eſprit, ils jouirent de la plus grande conſidération ;

& ils auroient obtenu une ſorte d'empire ſur la Grèce, s'ils s'étoient toujours bornés à ſe regarder comme les protecteurs des peuples opprimés.

Nous n'entrerons pas pour le moment dans de plus grands détails ſur le gouvernement de Lacédémone : nous aurons occaſion d'y revenir. Remarquons ſeulement que Lycurgue paroît l'avoir formé d'après les circonſtances, où ſe trouvoit alors la Grèce; circonſtances, qui paroiſſoient interdire toute conquête aux peuples, & qui bornoient leur ambition à être libres. La légiſlation de Lycurgue eſt de l'an 872, avant J. C.

Sparte a eu pluſieurs guerres dans

cette période. La première, ſous Agis, fils d'Euriſthène, réduiſit les Ilotes en eſclavage. Lycurgue ne briſa point leurs fers. Il ſemble néanmoins qu'il eût été plus avantageux à la république de les avoir pour citoyens que pour ennemis. Les autres guerres ſont poſtérieures à ce légiſlateur, & il y en a quatre.

Dans la première, les Spartiates, s'étant flattés ſur la foi d'un oracle équivoque de meſurer au cordeau le territoire des Tégéens, allèrent au combat avec une proviſion de cordes, qui ſervirent à garrotter les priſonniers qu'on fit ſur eux-mêmes. Ils terminèrent, par la ruine entière d'Ithome, la ſeconde

qui fut contre les Meſſéniens, & qui dura vingt ans : elle ſe paſſa ſous Théopompe. Une troiſième ſe fit ſous le même roi, au ſujet d'un champ ſur lequel les Argiens & les Lacédémoniens formoient également des prétentions. Les deux armées étant en préſence convinrent, pour épargner le ſang, de vuider leur querelle, en n'expoſant de part & d'autre que trois cens champions, & le choix ayant été fait, elles ſe retirèrent. Le combat entre ces deux troupes fut ſi violent, qu'il ne reſta qu'un ſeul Lacédémonien & deux Argiens, qui, ſe croyant vainqueurs, coururent en porter la nouvelle à Argos. Mais le Lacédémonien, s'é-

tant ſaiſi des dépouilles des ennemis, reſta ſur le champ de bataille, & par cette raiſon, prétendit auſſi avoir eu la victoire. Il fallut donc en venir à une action générale : elle fut à l'avantage des Lacédémoniens.

La dernière guerre, dont il reſte à parler, commença la dernière année de cette période, & dura quatorze ans. Elle fut encore contre les Meſſéniens. C'eſt dans cette occaſion que l'Oracle de Delphes, conſulté par les Spartiates, leur ayant ordonné de prendre un Athénien pour chef, Athènes leur offrit le poëte Tyrtée, ne voulant pas leur donner un bon général, & n'oſant pas non plus déſobéir

à l'oracle. Ce poëte, plus utile qu'on n'avoit cru, rendit le courage aux Lacédémoniens; & les Meſſéniens, chaſſés de toutes leurs places, allèrent s'établir en Sicile, où ils donnèrent à la ville de Zancles le nom de Meſsène, aujourd'hui Meſſine.

Dans cette période, Athènes n'offre qu'une ſuite de factions & de diſſentions. L'archontat, perpétuel & héréditaire pendant 331 ans, devint élective, & ſa durée fut réduite à dix. Cependant on ſe fit une loi de continuer de prendre les Archontes dans la famille de Médon; la mémoire de Codrus vivoit encore, & faiſoit aimer ſa poſtérité. Enfin il y avoit quatre cens & quel-

ques années que les Médontides gouvernoient, lorſque les Athéniens, toujours plus jaloux de leur liberté, réſolurent de partager entre neuf archontes la puiſſance qu'ils avoient juſqu'alors confiée à un ſeul, & bornèrent cette magiſtrature à une ſeule année d'exercice.

CHAPITRE IX.

Obſervation ſur la cinquième Période.

DANS le cours de cette période, la guerre la plus conſidérable eſt celle que les Spartiates ont faite aux Meſſéniens. D'ailleurs les républiques occupées à ſe former,

même à ſe donner des ſecours contre les tyrans, ont rarement fait des entrepriſes les unes ſur les autres. Pendant cette paix la Grèce ſe peuploit & prenoit des forces.

Il eſt vrai que les villes étoient troublées par des diſſentions continuelles. Sans loix, gouvernées par des uſages, elles ne pouvoient prendre une forme aſſurée, & les révolutions ſe ſuccédoient comme les factions qui ne ceſſent de ſe reproduire.

Mais quelque vicieuſe que ſoit la démocratie, elle n'a pas dans de petites républiques les mêmes inconvéniens que dans de grands états. Elle y produit des diſſentions plutôt que des guerres civiles; &

c'eſt par des brigues plutôt que par les armes qu'on uſurpe l'autorité. Comme le parti qui ſuccombe eſt bientôt ſans reſſource, le parti ſupérieur, s'il a pris les armes, les quitte bientôt. Il ne lui faut qu'un combat; il ne lui faut que ſe montrer pour diſſiper ſes ennemis. Il a même intérêt à les ménager; & ſa vengeance ne tombe que ſur les chefs qui lui échappent facilement par un exil volontaire.

Maître de la république, le tyran n'ignore pas qu'il commande à des citoyens; il ſait que jaloux de leur liberté, ils portent impatiemment le joug, & il voit qu'on peut lui enlever le ſceptre avec la même

facilité qu'il s'en eſt ſaiſi. Il lui importe par conſéquent de faire aimer ſon adminiſtration, & il met tout ſon art à perſuader aux citoyens qu'ils ſont libres encore, & qu'ils ſe gouvernent eux-mêmes. Il paroît donc que dans le cours de cette période, les peuples de la Grèce n'ont pas été expoſés à de grandes vexations.

Auſſi remarque-t-on que la population des villes s'accrut au point que leur territoire ne pouvoit plus ſuffire au nombre des habitans. Si dans une pareille conjoncture elles avoient entrepris de reculer leurs frontières, les peuples auroient encore reflué les uns ſur les autres;

& on auroit vu une révolution ſemblable à celle qu'avoit produite le retour des Héraclides.

Mais toutes également puiſſantes, ou à-peu-près, chacune étoit trop foible pour une pareille entrepriſe. Le ſol même oppoſoit des obſtacles aux conquêtes : les montagnes étoient des barrières ; & ſi l'on pouvoit les franchir, il étoit difficile de faire au-delà des établiſſemens ſolides. Ajoutons à ces raiſons que l'idée de conquérir ſes voiſins ne pouvoit s'offrir à des peuples accoutumés à reſpecter mutuellement leur liberté.

Il ne reſtoit donc aux villes de la Grèce d'autre reſſource que de former des colonies. Elles y étoient

invitées par l'état floriſſant des peuplades qui avoient été forcées à s'établir dans l'Aſie mineure ; & la néceſſité de ſe débarraſſer du ſuperflu de leurs habitans leur en faiſoit même une loi. Non-ſeulement c'étoit une occaſion d'éloigner les eſprits inquiets qui pouvoient cauſer des troubles, c'étoit encore un moyen de former des établiſſemens, qui pouvoient être avantageux.

Les colonies devinrent donc un des principaux objets de la politique. S'il y avoit de l'inconvénient pour une ville à ſe priver d'une partie de ſes citoyens, c'étoit un mal néceſſaire ; il s'agiſſoit pour elle de ne les pas perdre tout-à-

fait, & par conſéquent de ſe les tenir attachés par quelques liens.

Dans cette vue, on déterminoit les droits reſpectifs des métropoles & des colonies. On regloit ce qu'elles ſe devoient réciproquement les unes aux autres; on en dreſſoit un acte authentique; & pour rendre ces préliminaires plus ſolemnels & plus ſacrés, on les accompagnoit de ſacrifices & d'autres cérémonies religieuſes.

La métropole fourniſſoit à ſes colonies les armes & tout ce qui étoit néceſſaire à leur établiſſement. Elle leur donnoit des généraux, des magiſtrats, des miniſtres du culte, & elle s'engageoit à leur continuer ſa protection. Voilà les

titres qui fondoient ſes droits.

En conſéquence les colonies étoient dans l'obligation d'aller au ſecours de leur métropole avec toutes leurs forces, d'ouvrir leurs ports à ſes flottes, leur territoire à ſes armées, & de rompre au beſoin toute autre alliance.

Sans entrer dans un plus grand détail à ce ſujet, on doit prévoir que les colonies reſtèrent attachées à la métropole, tant qu'elles furent trop foibles pour ne pas ſentir le beſoin d'en être protégées. Alors la métropole en retira de grands ſecours, & elle devint d'autant plus puiſſante qu'elle avoit fondé un plus grand nombre de colonies.

Cet uſage, d'abord avantageux aux villes de la Grèce, fut donc tous les jours plus ſuivi. Elles mirent leur gloire à donner naiſſance à de nouvelles villes : cette fécondité devint l'objet de leur ambition ; & cet eſprit écarta encore loin d'elles toute idée de faire des conquêtes les unes ſur les autres.

Cependant l'utilité qu'elles retiroient de leurs colonies ne pouvoit être que paſſagère. Ces nouvelles républiques une fois affermies ſe firent des intérêts conformes à leur ſituation, & oublièrent par conſéquent leur métropole. La reconnoiſſance ne paſſa donc pas d'une génération à l'autre ; les

dernières générations jugèrent que les premières les avoient acquittées, & elles n'imaginèrent pas qu'il fût de leur devoir de ſe ſacrifier, lorſqu'elles n'en retiroient aucun avantage.

Il n'y a qu'un intérêt commun qui puiſſe unir pluſieurs républiques; & pour avoir cet intérêt, il faut qu'elles ayent les mêmes ennemis. En effet, nous verrons que les colonies qui ſe ſont établies en Sicile & en Italie, prirent peu de part aux guerres que les Perſes firent aux Grecs. Les colonies au contraire de l'Aſie mineure armèrent pour la Grèce contre la Perſe; & cependant ce ſont des peuples que la révolution des Héraclides

avoit chaſſés de leur première patrie, & qui par conſéquent n'avoient contracté d'engagement avec aucune métropole.

A la population de la Grèce, & aux nouveaux établiſſemens qu'elle fait dans cette période, on peut juger que les républiques ont abondamment pourvu aux beſoins les plus néceſſaires, & que par conſéquent nous ne ſommes pas loin des tems où les Grecs ſe faiſant des beſoins ſuperflus, devoient cultiver les beaux arts. Quelques années avant la légiſlation de Lycurgue, c'eſt-à-dire, l'an 884 avant J. C. Iphitus, deſcendant d'Hercule, avoit renouvellé à Olympie ces jeux célèbres, où tout concouroit à ré-

pandre l'émulation & l'amour de la gloire. Comment donc les talens ne prendroient-ils pas l'eſſor parmi des peuples qui aiment les nouveautés, & ſur-tout aiment à applaudir ? Dès-lors l'Aſie mineure avoit déjà de grands poëtes : Héſiode & Homère vivoient dans le ſiècle qui a précédé celui de Lycurgue : la Grèce, depuis ce légiſlateur, commençoit à les connoître ; & avec quel empreſſement ne devoit-elle pas rechercher des poëmes auſſi intéreſſans pour elle que ceux d'Homère ? Quand on rapproche toutes ces circonſtances, on voit qu'elle ſe prépare elle-même à produire des poëtes. C'eſt en effet ſur la fin de cette période

qu'elle commence à cultiver la poéſie avec quelques ſuccès.

CHAPITRE X.

Des loix de Dracon & de la légiſlation de Solon.

EN limitant à pluſieurs repriſes la puiſſance des Archontes, les Athéniens, ſans aſſurer leur liberté, n'avoient fait que donner des preuves de leur inquiétude. On eut dit que ces magiſtrats étoient ſeuls à redouter. Cependant leur foibleſſe enhardiſſoit les factions; & la république, qui craignoit de confier l'autorité, obéiſſoit aux différens partis qui ſe l'arrachoient tour-à-tour.

Las des diſſentions, les Athé-

niens demandèrent enfin des loix à Dracon : mais ce citoyen ne répondit pas à l'opinion qu'ils en avoient conçue. En effet, il ne paroît pas avoir rien changé à la forme du gouvernement. Il humilia l'aréopage ; il créa un nouveau tribunal qui ne ſubſiſta pas longtems ; il punit de mort les fautes les plus légères, comme les plus grands forfaits ; en un mot, il fit des loix qui n'ayant de remarquable que leur cruauté devinrent tout-à-fait inutiles : le non-uſage les abrogea.

Les déſordres étant toujours les mêmes, Cilon, allié de Théagène tyran de Mégare, forma le projet d'uſurper la tyrannie & ſe ren-

dit maître de la citadelle. Il échoua à la vérité. Aſſiégé par les Athéniens, il fut forcé à prendre la fuite ; & ceux qui ne purent pas s'échapper avec lui, cherchèrent un aſyle dans le temple de Minerve.

Mégaclès, alors Archonte, leur promit la vie, s'ils ſe livroient à lui ; & cependant, lorſqu'il les eut en ſon pouvoir, il les fit maſſacrer. Les Athéniens eurent horreur de cette trahiſon, & regardèrent la famille de cet Archonte, comme une race impie & maudite. Elle eſt connue ſous le nom d'Alcméonides, qu'elle a pris d'Alcméon, fils de Mégaclès. Nous aurons bientôt occaſion d'en parler.

L'entrepriſe de Cilon ouvrit les yeux : mais il étoit difficile d'accorder les factions ſur la forme qu'on donneroit au gouvernement. Les habitans des montagnes ſe déclaroient pour la démocratie ; ceux de la plaine, pour l'oligarchie ; ceux de la côte, pour un gouvernement mixte ; & les pauvres, vexés pour des dettes qu'ils ne pouvoient acquitter, demandoient un nouveau partage des terres. C'eſt dans ces circonſtances que Solon fut choiſi pour donner des loix à ſa patrie. Il balança quelque tems à ſe charger de cette commiſſion ; mais élu Archonte d'un conſentement unanime, & revêtu de toute l'autorité néceſſaire, il entre-

prit la réforme du gouvernement.

Après avoir caſſé toutes les loix de Dracon, excepté celles qui concernoient les meurtriers, il donna un édit par lequel il déclara quittes tous les débiteurs. Cette première démarche rendit la liberté à pluſieurs citoyens, qui dans l'impuiſſance de s'acquitter avoient été forcés à ſe réduire en eſclavage.

Il réſerva les charges, les dignités & les magiſtratures pour les citoyens riches, qu'il diſtribua en trois claſſes. Il mit dans la première ceux dont le revenu annuel montoit à cinq cens meſures. Ceux qui en avoient trois cens, & qui pouvoient entretenir un cheval en tems de guerre, compoſoient la ſeconde.

ſeconde. La troiſième ſe forma de ceux qui n'en avoient que deux cens. Enfin dans une quatrième furent compris les citoyens moins riches, les artiſans qui vivoient de leur travail, les journaliers, tous les mercenaires en un mot.

Ceux de cette dernière claſſe furent donc exclus de toutes les charges. Pour les dédommager, Solon leur accorda le droit de ſuffrage dans les aſſemblées publiques, où ſe décidoient toutes les affaires; telles que la paix, la guerre, les alliances, le culte, les loix, les finances, l'élection des magiſtrats. Ces aſſemblées étoient même un tribunal ſuprême, auquel on pouvoit appeller, & qui caſſoit ou

confirmoit les ſentences rendues par les autres tribunaux.

Sans doute le dédommagement accordé aux citoyens pauvres étoit trop fort. Etant en plus grand nombre, ils devoient avoir la plus grande influence dans les aſſemblées. Leur donner le droit de ſuffrage, c'étoit par conſéquent confier les intérêts de la république à des citoyens, qui n'ayant rien à perdre, n'avoient rien à ménager, & qui préſumant que les révolutions pouvoient leur être favorables, les deſiroient, & n'attendoient que le moment de les faire naître.

Afin de prévenir ces inconvéniens, ou du moins afin de les

diminuer, Solon donna pour conſeil à la république un ſénat compoſé de quatre cens membres. Les tribus, qui étoient alors au nombre de quatre, en formèrent chacune cent. Dans la ſuite, les Athéniens furent diſtribués en dix tribus, chacune fourniſſoit cinquante ſénateurs, & le nombre en fut porté à cinq cens.

Ce corps délibéroit ſur les affaires; mais ſon avis n'étoit pas un décret qui fît loi; c'étoit un décret préparatoire. Il le falloit porter à l'aſſemblée du peuple, & il pouvoit être rejetté comme agréé. Sur quoi Anacharſis, un Schyte qui étoit alors à Athènes, diſoit à Solon: *J'admire que chez vous les ſa-*

ges n'aient que le droit de délibérer, & que celui de décider ſoit réſervé aux fous. On pourroit encore dire qu'un conſeil de quatre cens perſonnes n'eſt pas un conſeil de ſages : il eſt trop nombreux. Quelque bien compoſé qu'on le ſuppoſe, il lui eſt très-difficile d'uſer du droit de délibérer : on peut même aſſurer qu'il en uſera mal.

Pour mettre encore un frein à l'inquiétude du peuple, Solon rétablit l'aréopage. Il lui rendit tout ſon luſtre : il le fit dépoſitaire des loix, & il lui donna l'inſpection ſur toute la police. Cependant, malgré ces précautions, le peuple reſtoit le maître du gouvernement ; & Anacharſis avoit raiſon de dire

encore à Solon : *Vos loix ſont des toiles d'araignées, où les foibles ſeront pris, & que les forts briſeront.* Auſſi ce légiſlateur convenoit-il qu'elles n'étoient pas les meilleures poſſibles, mais les meilleures que les Athéniens fuſſent capables de recevoir.

La démocratie, comme nous l'avons remarqué, n'a pas pour les petits états les mêmes inconvéniens que pour les grands. Ce qu'il importoit le plus aux Athéniens, c'étoit d'avoir de bonnes loix, des loix qui ſe fiſſent reſpecter même d'un tyran, s'il arrivoit jamais qu'un citoyen uſurpât la tyrannie. Or, c'eſt en quoi Solon a rendu le plus grand ſervice à ſa patrie. Comme

notre deſſein n'eſt pas d'entrer à ce ſujet dans un grand détail, nous ne conſidérerons ſa légiſlation que par oppoſition à celle de Lycurgue, & nous tâcherons de prévoir les effets différens, qui devoient naître de l'une & de l'autre.

Les exercices militaires étoient, comme nous l'avons dit, l'unique occupation des Spartiates ; toute autre leur avoit été interdite. Il ne leur étoit permis de s'appliquer, ni à l'agriculture, ni aux arts méchaniques, ni au commerce ; d'ailleurs, ils ne pouvoient avoir aucune affaire domeſtique, puiſque tous les biens étoient en commun ; ils n'avoient pas même les ſoins du ménage.

Ils étoient donc fort déſœuvrés. Il eſt vrai que l'oiſiveté a peu d'inconvéniens pour un peuple qui ne connoît pas le luxe; cependant il falloit y pourvoir. C'eſt pourquoi Lycurgue regla juſqu'aux actions les plus indifférentes de la vie privée. La règle fut la même pour tous les citoyens : elle les aſſujettit tous également, juſques-là que dans les ſallescommunes, où l'on ſe raſſembloit par déſœuvrement, les ſujets de la converſation étoient déterminés par la loi.

Accoutumés dès l'enfance à la même règle & à la même diſcipline, les Lacédémoniens furent donc auſtères, conſtans dans leurs réſolutions, excellens ſoldats. Tou-

jours conduits par le même esprit, ils eurent plus de tenue, & par conséquent des succès plus assurés.

Méprisant les arts, ils méprisèrent les peuples qui les cultivoient; & pour peu qu'ils eussent sur eux quelqu'avantage, ils étoient fiers & impérieux avec eux, comme avec leurs Ilotes.

N'étant que soldats ils ne connoissoient que la force : l'utilité de la république étoit leur unique loi. Ils étoient donc perfides & cruels. Tel fut leur caractère; l'histoire ne le confirme que trop.

Les inconvéniens de l'oisiveté auroient été grands dans une république telle qu'Athènes : car des citoyens pauvres, qui n'auroient

ſubſiſté d'aucun travail, n'auroient trouvé de reſſources que dans les troubles. Auſſi Solon voulut que tous fuſſent également occupés. Le fils par la loi étoit diſpenſé de nourrir un père, qui ne lui avoit fait apprendre aucun métier. L'aréopage avoit été prépoſé pour prendre connoiſſance des moyens dont chaque citoyen ſubſiſtoit. Cette loi étoit d'autant plus ſage que le terrein aride de l'Attique faiſoit une néceſſité de tourner l'induſtrie des habitans aux arts & au commerce.

Il falloit donc s'occuper à Athènes : mais chacun avoit le choix de ſes occupations. Ainſi la liberté, le beſoin, la loi, tout favoriſoit les

arts. Ils fleurirent par conſéquent ; & on peut prévoir que les Athéniens excellèrent dans tous les genres.

Auſſi jaloux de leur liberté que les Spartiates, ils n'étoient pas moins courageux ; & ils avoient des mœurs plus douces, parce qu'ils s'occupèrent des arts utiles & agréables. Plus juſtes appréciateurs des talens, ils les eſtimèrent davantage. Ils en étoient plus généreux ; & dès qu'ils furent plus généreux, ils furent auſſi plus humains, plus bienfaiſans, plus équitables ; ils eurent en un mot toutes les vertus ſociales.

Mais parce que la forme de leur gouvernement entretenoit leur inquiétude, ils étoient légers, in-

conſtans, amateurs du merveilleux, capricieux, frivoles, emportés; & parce qu'ils ne ceſſèrent pas d'être humains & généreux, ils étoient quelquefois honteux de leurs caprices & de leurs emportemens. On juge qu'avec ce caractère, ils devoient finir par avoir tous les vices du luxe.

C'eſt aſſez faire connoître la légiſlation de Lycurgue & celle de Solon, que de montrer d'avance les effets qui naquirent de l'une & de l'autre. Il faut ſe borner à des obſervations générales.

Les derniers ſiècles que nous avons parcourus ſeroient peu dignes d'attention, s'ils n'avoient pas produit ces deux légiſlateurs; mais

ils les ont produits, & il ſemble que Lycurgue & Solon ſuffiſent pour remplir ce long intervalle. Le premier a donné dans les Spartiates un modèle ſubſiſtant de talens militaires & des vertus guerrières : le ſecond a développé dans les Athéniens le germe de toutes les vertus ſociales & des talens de toute eſpèce. Il eſt l'époque où la Grèce a commencé à produire de grands hommes en tous genres.

Parce que les mœurs aſſurent ſeules la durée d'un gouvernement, tous deux ont donné leurs ſoins à l'éducation des citoyens, quoique avec des vues différentes. A Sparte, les enfans élevés par l'état ne prenoient que les habitudes utiles

à

à la patrie. La république veilloit ſur leurs exercices, ſur leurs actions, ſur leurs diſcours. Rien n'étoit indifférent; tout étoit réglé par la loi, & les citoyens s'accoutumoient dès l'enfance à la même façon de penſer, comme à la même façon d'agir.

Une parfaite égalité pouvoit ſeule maintenir une diſcipline auſſi ſévère; il falloit par conſéquent que tous les biens fuſſent en commun; il falloit ôter aux citoyens tout moyen de s'enrichir, bannir les arts, le commerce, l'or, l'argent; il falloit en un mot, pour fermer Sparte à la corruption, la fermer aux richeſſes. C'eſt donc la monnoie de fer qui a donné toute

la consistance au gouvernement des Spartiates, & la pauvreté pouvoit seule conserver les mœurs de cette république : ce moyen étoit infaillible, comme il étoit le seul.

Solon ne pouvoit donc pas assurer à son gouvernement la même durée, & il ne se le promettoit pas dans une république où tous les citoyens n'étoient pas pauvres. Ce sont les pauvres qui auroient été dangereux. Il falloit que l'éducation fît à tous un besoin de s'occuper, & ce fut là le principal objet du législateur. Mais il lui suffisoit aussi qu'on s'occupât ; car en gênant la liberté, il eût étouffé l'industrie, & dégoûté de toute occupation. Il étoit donc nécessaire que tous les arts

fuſſent eſtimés ; que la conſidération qui leur étoit attachée fît un beſoin d'avoir des talens, & qu'elle fît même encore un beſoin de cultiver les talens dans les autres. Or, voilà l'eſprit qui diſtingua les Athéniens : parmi eux les grands hommes ſe faiſoient un honneur de former des élèves.

On a dit que Lycurgue a donné aux Spartiates des mœurs conformes à ſes loix, & que Solon a donné aux Athéniens des loix conformes à leurs mœurs. L'entrepriſe du premier demandoit plus de courage, & celle du ſecond demandoit plus d'art. Peut-être la différence de leur caractère a-t-elle eu beaucoup de part à la différence

des plans qu'ils ſe ſont faits. Lycurgue étoit dur & auſtère ; Solon étoit doux & même voluptueux.

Quoi qu'il en ſoit, tous deux ont réuſſi. Lycurgue a voulu faire des ſoldats, & il en a fait : Solon a voulu réunir tous les talens aux vertus militaires, & il a fait des hommes dans tous les genres.

L'évènement favorable à l'un & à l'autre eſt peut-être le ſeul moyen de les juger : car nous ſommes bien éloignés de pouvoir raiſonner ſur toutes les circonſtances où ils ſe ſont trouvés. Lacédémone conſerva plus long-tems ſes mœurs & ſes loix ; mais Athènes ſurvécut à ſa liberté. Toute la Grèce fut aſſujettie, & les Athéniens eurent

ſur leurs vainqueurs l'empire que donne la ſupériorité des talens.

Tous ces talens auroient été perdus, ſi Solon avoit fait à Athènes ce que Lycurgue avoit fait à Sparte. Mais le pouvoit-il? Auroit-il été ſage de le tenter? Pour en juger, connoiſſons-nous aſſez le ſiècle où il a vécu? Admirons le courage de Lycurgue, & chériſſons la mémoire de Solon.

CHAPITRE XI.

Depuis la légiſlation de Solon juſqu'au commencement de la guerre avec les Perſes.

LE gouvernement de Lacédémone étoit établi ſur de ſolides fondemens, lorſque chaque ville

de la Grèce, troublée au dedans par ſes propres diſſentions, étoit trop foible pour former des entrepriſes au-dehors. Toutes auroient même ſuccombé ſous la puiſſance des Spartiates, ſi ce peuple eût eu l'ambition des conquêtes & un gouvernement favorable à ſon aggrandiſſement. Il ſemble en effet qu'il n'avoit qu'à entretenir ces diſſentions, pour étendre inſenſiblement ſa domination ſur tous les Grecs.

Cette politique trop adroite pour des ſoldats étoit trop contraire à l'eſprit de leur légiſlation. Ils laiſsèrent donc aux autres peuples le tems de s'affermir : ils leur en fournirent même les moyens ; & ils

leur donnèrent de ſi grandes preuves de leur juſtice & de leur modération, que les villes eurent plus d'une fois recours à eux pour terminer les différens qui s'élevoient entr'elles. Mais ils n'ont pas longtems mérité cet éloge.

Cette modération, qu'ils avoient d'abord montrée, les avoit empêchés de former des projets d'aggrandiſſement. Ils la perdirent, & ils ne s'aggrandirent pas davantage Il ſuffit d'obſerver leur conduite avec les Meſſéniens, pour prévoir qu'ils ne firent jamais de grandes conquêtes.

Les Meſſéniens, chaſſés d'Ithome, l'unique place qu'ils avoient conſervée, s'étoient retirés chez

les peuples voiſins, & Ithome avoit été raſée. Invités cependant par les Spartiates, & comptant ſur les conditions dont on étoit convenu, ils revinrent dans leurs villes; & ils furent en effet traités avec douceur, tant qu'on crut devoir les ménager. Mais inſenſiblement le joug s'appeſantit. Les Lacédémoniens, infidèles à leurs engagemens, parurent méditer la ruine entière de ce peuple; ils employèrent à cet effet les injuſtices & les vexations les plus criantes. Enfin il y avoit trente-neuf ans que les Meſſéniens gémiſſoient dans cette ſervitude, lorſqu'ils reprirent les armes, & la fortune leur fut tout-à-fait contraire; le vainqueur, devenu plus

fier & plus inhumain, ne leur laiſſa pour reſſource que l'eſclavage ou la fuite.

Les Spartiates ne mettoient donc point de différence entre conquérir & réduire en ſervitude. Or, cette façon de penſer avoit d'abord l'inconvénient de rendre les conquêtes d'autant plus difficiles, que tous les peuples de la Grèce étoient également jaloux de leur liberté. En ſecond lieu, elle les rendoit inutiles, ou même contraires à l'accroiſſement de la puiſſance de Sparte; parce qu'une république s'affoiblit, lorſqu'elle augmente le nombre de ſes eſclaves, ſans augmenter celui de ſes citoyens. Les Lacédémoniens ſentoient eux-mêmes qu'ils

n'en étoient pas plus puiſſans pour avoir des eſclaves, & c'eſt leur foibleſſe qui a été le principe de leur inhumanité envers les Ilotes: ils les maſſacroient dans la crainte qu'ils ne devinſſent redoutables par leur nombre. Or, ces précautions perfides & cruelles annonçoient aux autres peuples le ſort qui les attendoit, & les invitoient à périr plutôt qu'à ſe ſoumettre.

Si les Spartiates euſſent été dans l'uſage d'accorder les droits de citoyen aux peuples vaincus, les forces de la république ſe ſeroient accrues avec les victoires, & chaque conquête eût pu conduire à une autre. Mais, jaloux de ces droits, ils ne les vouloient pas

communiquer, & ce préjugé leur ôtoit le pouvoir de s'aggrandir.

Ce préjugé n'étoit pas particulier aux Spartiates. Commun à toutes les villes de la Grèce, il étoit cher ſur-tout aux Athéniens. Athènes fut donc toujours foible, ainſi que Sparte ; & les conquêtes furent impoſſibles aux héros, dans les tems même qu'il étoit impoſſible de les vaincre.

Lors de Cécrops, il n'y avoit que vingt mille habitans dans l'Attique; & de deux dénombremens qui ont été faits depuis Solon, l'un ſous Périclès, l'autre ſous Démétrius de Phalère, le plus fort porte le nombre des citoyens à vingt & un mille. Il eſt donc prouvé qu'il

étoit à-peu-près le même dans tous les tems.

Lycurgue trouva neuf mille citoyens dans Sparte, & trente mille dans la Laconie. Par conſéquent, ſi nous jugeons de Lacédémone par Athènes, cette république n'aura jamais eu qu'environ quarante mille citoyens. Voilà cependant les deux grandes puiſſances de la Grèce.

Telle étoit donc la ſituation des peuples de cette contrée : aucun n'étoit aſſez puiſſant pour commander, & aucun n'étoit aſſez foible pour recevoir la loi. Cependant, parce que toutes les villes commençoient à s'affermir au dedans, elles commençoient chacune à regarder autour d'elles ; & dès-

lors ſans doute, elles auroient eu l'ambition de reculer leurs frontières, ſi elles en avoient eu les moyens. Ce fut donc parce qu'elles ſentirent leur impuiſſance, qu'elles n'entreprirent pas de faire des conquêtes les unes ſur les autres; mais elles n'en ont pas été plus tranquilles, parce que les plus foibles avantages que quelques-unes remportoient ſuffiſoient pour ſemer la jalouſie parmi elles.

Ainſi toujours jalouſes les unes des autres, elles le furent ſur-tout de l'aſcendant qu'Athènes & Sparte prenoient tour-à-tour. Elles firent des ligues pour tenir ces deux puiſſances en équilibre; & parce que la balance penchoit alternative-

ment, elles furent dans la néceſſité de faire continuellement de nouvelles combinaiſons de leurs forces. Cependant elles n'étoient pas aſſez éclairées pour ſe décider ſur le choix des alliances, chacune d'après leurs vrais intérêts. La jalouſie leur fit faire de fauſſes démarches : les vues particulières des hommes qui les conduiſoient leur en firent faire de plus fauſſes encore : le ſyſtême politique de la Grèce fut ſujet à des révolutions continuelles ; & après bien des guerres, que l'inquiétude, plutôt que l'ambition, avoit ſuſcitées, il ne reſta aux peuples qu'un épuiſement général & une haine qui les diviſa de plus en plus. C'eſt

alors qu'affoiblis & incapables de ſe réunir contre un ennemi commun, ils finirent par être la proie d'une puiſſance étrangère.

C'eſt vers les tems de Solon que commença cette jalouſie, qui étoit le préſage de la ruine des Grecs. Les effets en furent ſuſpendus pendant la guerre contre la Perſe; auſſitôt après, elle éclata d'autant plus qu'ils avoient eu de plus grands ſuccès. Elle croiſſoit de jour en jour parmi les diſſentions qu'elle fit naître, & elle fut la principale cauſe des révolutions.

Il y avoit déjà long-tems que les Spartiates donnoient de la jalouſie aux peuples du Péloponèſe, lorſque les Athéniens ne faiſoient

encore ombrage à aucun de leurs voiſins. C'eſt qu'Athènes, toujours troublée, n'avoit jamais été dans une ſituation à former de grandes entrepriſes. Depuis même que Solon lui avoit donné des loix, elle n'en étoit pas plus redoutable. En laiſſant l'autorité entre les mains du peuple, il avoit proprement livré la république aux ambitieux, & il vit lui-même un citoyen uſurper la tyrannie, environ trente ans après qu'il eut réformé le gouvernement.

Il faut ſe ſouvenir que les habitans de la montagne, ceux de la côte & ceux de la plaine formoient trois partis, qui ſe déclaroient chacun pour un gouvernement diffé-

rent, & que les pauvres demandoient un nouveau partage des terres. Or, tous ces partis étoient mécontens des loix de Solon, les uns, parce qu'il n'avoit rien fait pour eux, les autres, parce qu'il n'avoit pas assez fait. Ils continuoient donc à remuer; le premier, à qui les pauvres s'étoient joints, ayant pour chef Pisistrate; le second, Mégaclès de la famille des Alcméonides; & le troisième, Lycurgue.

Pisistrate étoit puissant par la faveur du peuple qui le regardoit comme le partisan zélé de la liberté & même de l'égalité. Mégaclès l'étoit par ses richesses. Quant à Lycurgue, il pouvoit être de

quelque ſecours à l'un ou à l'autre ; mais tout ſeul, il n'étoit redoutable à aucun des deux.

Solon voyoit le danger où étoit la république ; il pénétroit les vues de Piſiſtrate, qui s'attachoit les pauvres par ſa bienfaiſance, & qui gagnoit juſqu'à ſes ennemis par ſa généroſité. Cependant le peuple ſéduit ſe livroit ſans défiance, & le parti de Piſiſtrate ſe fortifioit tous les jours. Cet homme, auſſi adroit qu'ambitieux, s'aſſura donc de l'affection du plus grand nombre des citoyens. Alors s'étant fait lui-même une bleſſure, il ſe fit porter ſur la place ; il accuſa ſes ennemis d'avoir attenté à ſes jours ; il demanda des gardes pour ſa sûre-

té ; il en obtint cinquante ; bientôt il en augmenta le nombre, & ne diſſimulant plus, il s'empara de la citadelle.

Tout céda : les chefs des deux autres partis s'exilèrent. Solon ſeul réſiſtoit, reprochant au tyran ſa perfidie, & aux Athéniens leur imprudence & leur lâcheté. Mais Piſiſtrate ſe défendoit par le reſpect qu'il montroit pour les loix ; il les obſervoit, il les faiſoit obſerver ; & plus le légiſlateur s'élevoit contre lui, plus il affectoit de lui donner des marques d'eſtime & de confiance. Solon mourut l'année ſuivante.

Cette même année, Piſiſtrate, contraint de céder aux deux au-

tres factions qui ſe ſont réunies, ſe retire. Rappellé preſque auſſitôt par Mégaclès, qui lui donne ſa fille en mariage, il recouvre l'autorité. Quelques mois après, un différent ſurvenu au ſujet de ce mariage même, la lui enlève, & il reſte onze ans en exil. Enfin il revient, il fait bannir les Alcméonides, & il n'éprouve plus de revers. La douceur de ſon gouvernement parut même faire oublier aux Athéniens la haine qu'ils avoient pour les rois, & en mourant il tranſmit ſa puiſſance à ſes fils Hippias & Hipparque.

On ne ſait ſi ces deux princes régnèrent conjointement, ou ſi l'un des deux regna ſeul. On ſait

ſeulement qu'ils s'appliquèrent, encore plus que Piſiſtrate, à rendre le joug de la tyrannie moins ſenſible. Ils protégèrent les lettres qui commençoient à fleurir ; & cette production ſans doute ne contribua pas peu à donner de leur gouvernement l'idée la plus avantageuſe. Les éloges, vrais ou flatteurs des gens de lettres, font ſouvent la réputation des ſouverains. Le peuple, qui goûte leurs écrits, juge d'après eux; & plus il s'occupe des ouvrages qui l'amuſent, moins il fait attention à la manière dont on le gouverne. Ce fut donc vraiſemblablement autant par politique que par goût, que les fils de Piſiſtrate protégèrent les lettres.

Il y avoit treize ans qu'ils regnoient, lorſqu'Harmodius & Ariſtogiton formèrent une conſpiration pour ſe venger d'un affront qu'Hipparque avoit fait à la ſœur d'Harmodius. Hipparque périt par leurs mains le jour des Panathénées; mais il périt ſeul. Ayant eux-mêmes été arrêtés, ils perdirent la vie; & Hippias, dès ce jour livré à tous les ſoupçons, devint cruel, ſanguinaire, & ſe rendit odieux.

Cependant les Alcméonides, qui ne cherchoient que l'occaſion de revenir dans leur patrie, s'étoient fait charger par les Amphictyons de la conſtruction du nouveau temple de Delphes. Ils s'en acquittèrent avec une généroſité, où la

politique eut plus de part que la religion ; & bientôt la Pythie ne rendit plus que les oracles qu'ils lui dictoient. Les Lacédémoniens, à qui elle ne ceſſa de répéter qu'ils ne réuſſiroient point dans leurs entrepriſes, s'ils ne commençoient par délivrer Athènes de la tyrannie, déclarèrent la guerre aux Piſiſtratides, & Hippias, forcé de s'exiler, ſe retira à Lampſaque.

Athènes libre éleva dans la place publique des ſtatues à Harmodius & à Ariſtogiton, honneur qui n'avoit point encore été accordé, mais très-propre à ranimer l'amour de la liberté & la haine des tyrans.

Les troubles cependant recommencent. Cliſthène, de la fa-

mille des Alcméonides, aſpire à la tyrannie, & la faveur du peuple paroît la lui aſſurer, lorſqu'Iſagoras, ſon concurrent, demande des ſecours aux Spartiates. Cléomène, leur roi, arrive à Athènes. Il force Cliſtène à ſe retirer; il fait bannir ſept cens familles, qui lui étoient attachées; il tente d'abolir le ſénat; il veut confier le gouvernement aux ſeuls partiſans d'Iſagoras. Alors le peuple ſe ſoulève, chaſſe les Lacédémoniens, rappelle les exilés, & Cliſthène, effrayé du danger qu'il a couru, abandonne ſes premiers projets, & rétablit la démocratie. C'eſt lui qui diſtribua le peuple d'Athènes en dix tribus.

Fiers

Fiers de leur liberté, les Lacédémoniens ſe croyoient, en quelque ſorte, ſeuls nés pour être libres, & ne pardonnoient pas aux Athéniens de vouloir l'être. Honteux d'ailleurs d'avoir eu la ſimplicité de prendre les armes ſur la foi d'un oracle, dont on avoit reconnu l'impoſture, ils ſe reprochoient d'avoir chaſſé les Piſiſtratides. Ils projettèrent donc de les rétablir.

Trop foibles par eux-mêmes pour exécuter cette entrepriſe, ils la proposèrent à leurs alliés. Mais tous s'y refusèrent à l'exemple des Corinthiens, qui témoignèrent combien elle leur étoit odieuſe.

Corinthe, alors libre, avoit été ſous la domination des tyrans. Flo-

riſſante par le commerce, elle l'étoit ſans rivales. Elle n'avoit donc d'autre intérêt que de conſerver cet avantage qu'aucune ville ne lui diſputoit. D'ailleurs plus faite, parce qu'elle étoit commerçante, pour connoître le prix de la liberté, elle vouloit être libre ; & elle vouloit auſſi que chaque peuple le fût, parce qu'elle n'aſpiroit point à dominer. Il lui importoit même qu'Athènes pût toujours balancer la puiſſance de Sparte. Voilà pourquoi dans cette occaſion, on voyoit encore en elle l'eſprit de ce ſiècle, où toutes les villes conſpiroient enſemble contre les tyrans.

Hippias, ne pouvant donc compter ſur les ſecours d'aucun peuple

de la Grèce, tenta d'engager Artapherne, gouverneur de Sardes, à travailler à ſon rétabliſſement, & le fit entrer dans ſes vues. Sur ces entrefaites, les Ioniens s'étant révoltés, les Athéniens ſe joignirent à eux, mépriſant les menaces d'Artapherne, & conſultant leurs paſſions plutôt que leurs forces. C'eſt alors que la Grèce ſe vit menacée des armes du roi de Perſe. Mais l'infortune eſt quelquefois auſſi utile aux nations qu'aux individus. Elle les avertit de s'armer de tout leur courage pour échapper à leur ruine. C'eſt à ce puiſſant reſſort que la Grèce dut ſon ſalut & ſa gloire.

CHAPITRE XII.

Des révolutions de l'Asie avant la guerre que les Perses ont faite aux Grecs.

LE premier empire des Assyriens finit sous Sardanapale, lorsqu'Arbace, gouverneur des Mèdes, & Béléſis, gouverneur de Babylone, se soulevèrent contre ce prince efféminé. Des débris de cet empire se formèrent trois monarchies, celle de Ninive, ou le second empire des Assyriens, celle de Babylone & celle des Mèdes.

A Béléſis succéda Nabonassar, dont l'avénement au trône est le commencement d'une ère astrono-

mique, appellée de ſon nom *ère de Nabonaſſar*. D'ailleurs l'hiſtoire des rois de Babylone eſt tout-à-fait inconnue.

Nous ne connoîtrions pas mieux celle des rois de Ninive, ſans les ravages qu'ils ont faits dans la Paleſtine. On voit dans l'écriture ſainte les conquêtes de Théglatphalaſar, que l'impie Achaz, roi de Juda, avoit appellé à ſon ſecours; celles de ſon fils Salmanaſar qui emmena Oſée & les dix tribus en captivité; celles de Sennachérib, fils de Salmanaſar, dont l'armée fut exterminée au ſiége de Jéruſalem, qui fut aſſaſſiné par ſes deux fils aînés, & dont la couronne paſſa à ſon troiſième, Aſſaradon. Sous ce der-

nier règne, le royaume de Babylone fut réuni à celui de Ninive.

Il paroît que la monarchie des Mèdes a commencé plus tard que les deux autres. L'avènement de Déjocès, ſon premier roi, eſt de la même année que celui d'Aſſaradon.

Arbace ne regna pas, ou regna peu; & les Mèdes, ſans aucune forme de gouvernement, apprirent par leur expérience combien les peuples ont beſoin d'une autorité capable de réprimer les violences & les injuſtices. Les funeſtes effets de la licence devoient donc tôt ou tard rétablir la monarchie, que la crainte de la ſervitude avoit proſcrite.

Il n'eſt pas poſſible de terminer toujours les différens par les armes. Le droit du plus fort, quoiqu'on ſoit porté à le reconnoître, n'aſſure rien. Il ſe détruit par les abus qui en naiſſent; & il expoſe à des révolutions continuelles, non-ſeulement les foibles, mais encore les plus puiſſans. C'eſt pourquoi dans les tems même, où la licence paroît bannir toutes les loix, les hommes forcés par les circonſtances s'en font comme à leur inſu, & adoptent tacitement des uſages qui leur en tiennent lieu.

Cependant de pareilles loix ſont équivoques & variables; & quand elles ſeroient claires, elles ſeroient ſans force, parce qu'elles ne ſont

pas protégées par une puiſſance capable de les faire reſpecter. Alors, au défaut de cette puiſſance, on eſt ſouvent forcé à prendre des arbitres, & à ſe ſoumettre à leurs déciſions. Voilà où en étoient les Mèdes, lorſque Déjocès devint l'arbitre de la contrée où il vivoit. Il y rétablit l'ordre par ſa ſageſſe; & bientôt on vint à lui de toutes parts, comme au juge le plus éclairé & le plus équitable.

Il s'étoit rendu néceſſaire à tous les peuples de la Médie, lorſque, ſous prétexte de vaquer à ſes affaires, il ſe refuſa à celles des autres. Auſſitôt l'anarchie renouvella les anciens déſordres ou en produiſit de plus grands encore. Dé-

jocès, qui l'avoit prévu, avoit jugé qu'on ſeroit dans la néceſſité d'élire un roi, & il s'étoit flatté que le choix tomberoit ſur lui. Il ne ſe trompa pas. Perſonne n'avoit plus de droits à la royauté, puiſque perſonne n'étoit plus capable de maintenir l'ordre & la paix : mais ſes titres auroient été plus beaux encore, s'il les eût fait valoir ſans artifice.

Juſqu'alors les Mèdes avoient vécu diſperſés dans une multitude de villages. Déjocès, qui voulut en raſſembler une partie, bâtit Ecbatane. Il leur fit ſentir le beſoin de ſe réunir ; il leur donna des loix ; il les accoutuma à la diſcipline ; il adoucit leurs mœurs. Il

s'appliqua ſur-tout à leur inſpirer la crainte & le reſpect, ſe rendant inviſible, ne ſe montrant que par l'éclat qui environnoit le trône, & gouvernant du fond de ſon palais. Ceux qui avoient le privilège de l'approcher, ne pouvoient, dit-on, ni le regarder en face, ni rire, ni cracher en ſa préſence.

On prétend que la férocité des Mèdes rendoit ces précautions néceſſaires. Mais, quelque féroces qu'ils fuſſent, ils avoient ſenti la néceſſité de ſe ſoumettre à un roi; ils n'avoient choiſi Déjocès, que parce qu'ils avoient la plus haute idée de ſes lumières & de ſa juſtice, & ils l'avoient choiſi librement. Il me ſemble donc que pour dimi-

nuer la férocité de ce peuple, ce prince n'avoit qu'à ſe montrer; un libre accès auprès de Déjocès, encore particulier, avoit commencé cet ouvrage; un libre accès auprès de Déjocès, devenu roi, l'auroit achevé. Aux précautions qu'il prenoit, on pourroit donc conjecturer qu'il a uſurpé le trône. Hérodote, de qui nous tenons l'hiſtoire de cette révolution, peut n'en avoir pas connu les circonſtances, ou s'être plu à les embellir. Car on a écrit des romans avant d'écrire l'hiſtoire.

Du fond de ſon palais, Déjocès, dit Hérodote, inſtruit de tout ce qui ſe paſſoit, faiſoit rendre une exacte juſtice dans toute l'é-

tendue de ſes états. Comment donc ce monarque, qui ne voyoit rien par lui-même, pouvoit-il toujours trouver, chez un peuple ignorant & féroce, des hommes aſſez éclairés pour bien voir, & aſſez juſtes pour lui rendre un compte fidèle de ce qu'ils voyoient ? Il eſt bien étrange qu'on ferme les yeux, au moment qu'on ſe charge de conduire les autres.

Les fautes ſont contagieuſes ſurtout pour les ſouverains ; c'eſt ce que l'hiſtoire ne prouve que trop. L'exemple de Déjocès, qui s'enfermoit dans ſon palais, fut ſuivi par les monarques d'Orient. Priſonniers ſur le trône, ils furent environnés de gardes, qu'ils croyoient avoir

avoir armés contre le peuple, & qu'ils avoient armés contre eux-mêmes. La royauté fut reſpectée comme une puiſſance inviſible; mais on ne prit aucun intérêt à la perſonne des ſouverains. Ils furent égorgés, & le peuple voyoit avec indifférence des révolutions qui ne paſſoient pas l'enceinte du palais.

Déjocès régna cinquante-trois ans. Ce long règne, qui ne fut troublé par aucune guerre, affermit ſon autorité, & il la laiſſa à ſon fils Phraorte, qu'on croit l'Arphaxad de l'Ecriture.

Phraorte aſſujettit les Perſes, conquit une partie de la haute Aſie, & il échoua contre le roi

d'Aſſyrie, Saoſduchin, ou Nabucodonoſor I, fils d'Aſſaradon. Ce prince, l'ayant vaincu & fait priſonnier, le fit périr à coups de javelot.

Nabucodonoſor, après ſa victoire, ne ſongea qu'à ſe venger des peuples qui lui avoient refuſé leurs ſecours contre les Mèdes; & ce fut alors qu'Holopherne porta l'épouvante dans le royaume d'Iſraël, aſſiégea Béthulie, & périt par le courage de Judith. L'armée des Aſſyriens fut entièrement défaite.

Le règne de Phraorte avoit été de vingt-deux ans: celui de Cyaxare, ſon fils, fut de quarante. Ce prince, s'étant rétabli pendant que

les Aſſyriens s'occupoient à d'autres guerres, tourna ſes armes contr'eux, les défit, & aſſiégea Ninive. Sur ces entrefaites, les Scythes, ſortis des environs des Palus-Méotides ſous la conduite de Madiès, leur roi, font une irruption dans la Médie, pendant que les Cimmériens, qu'ils avoient chaſſés d'Europe, dévaſtent l'Aſie mineure. Cyaxare, forcé à lever le ſiège de devant Ninive, marche contre ce nouvel ennemi : il eſt défait, & les Scythes, qui ſe répandent librement, pénètrent juſqu'en Egypte.

On ſait peu de choſe de l'hiſtoire d'Egypte, depuis Séſoſtris juſqu'à Pſammétícus, qui régnoit alors.

Dans l'intervalle qui s'eſt écoulé depuis la révolte des Mèdes, juſqu'à l'avènement de Déjocès, les Egyptiens ont eu deux monarques qui ſe font remarquer : Bocchoris, qui eſt au nombre de leurs légiſlateurs, & Sabacos, roi d'Ethiopie, qui conquit l'Egypte, & qui après l'avoir gouvernée cinquante ans, retourna en Ethiopie, abandonnant volontairement ſa conquête.

Enfin, pendant que Déjocès régnoit en Médie, l'Egypte fut partagée entre douze rois, qui gouvernoïent avec une autorité égale, lorſque Pſammétícus, devenu ſuſpect aux autres, fut rélégué dans les pays marécageux de l'Egypte. Ce fut ſon ſalut; car avec le ſe-

cours de quelques ſoldats de Carie & d'Ionie, que la tempête jetta ſur les côtes, il défit ſes ennemis, & ſe rendit maître des douze royaumes. Il donna des établiſſemens aux Ioniens & aux Cariens qui l'avoient ſecouru; il contracta des alliances avec les Grecs, & il leur ouvrit l'Egypte, juſqu'alors fermée aux étrangers.

Aſſuré ſur le trône, il fit la guerre à Nabucodonoſor I, au ſujet de la Paleſtine qui ſéparoit les deux royaumes. Le ſiège de la ville d'Azoth, le plus long dont il ſoit parlé, l'arrêtoit depuis vingt-neuf ans, lorſque les Scythes, qui menacèrent ſes états, ne lui permirent pas de pourſuivre ſes conquêtes. Il ſe

crut trop heureux de les pouvoir éloigner à force de préſens, & ces barbares s'établirent dans la haute Aſie, où ils regnèrent vingt-huit ans. Leurs ravages & leurs conquêtes nous font voir quelle étoit la foibleſſe des anciennes monarchies. Pſammétícus mourut après un règne de cinquante-quatre ans.

Pendant que les Scythes régnoient en Aſie, Sarac qui avoit ſuccédé à Nabucodonoſor I, perdit par ſa lâcheté le royaume de Babylone, que Nabopolaſſar, un de ſes généraux, lui enleva. C'étoit une occaſion favorable pour aſſiéger Ninive une ſeconde fois. Cyaxare la ſaiſit; Nabopolaſſar ſe joignit à lui; Ninive fut raſée; & ces deux

rois partagèrent la monarchie qu'ils venoient de conquérir.

Quelque tems après, les Scythes succombèrent enfin dans une conjuration des Mèdes ; & ceux qui purent échapper, s'étant réfugiés dans les états d'Alyate, roi de Lydie, Cyaxare déclara la guerre à ce roi.

Auſſi haut qu'on peut remonter, on trouve que les peuples de l'Asie mineure parloient la même langue que ceux de la Grèce. Ils avoient donc la même origine ; & ils avoient encore de commun avec les Grecs d'avoir été ſans aucune forme de gouvernement. On en voit la preuve dans la manière dont Gordius parvint au trône.

Les Phrygiens ayant conſulté l'oracle ſur les moyens de mettre fin aux déſordres auxquels l'anarchie les expoſoit, la réponſe fut d'élire un roi ; & l'oracle, conſulté une ſeconde fois ſur le choix qu'on devoit faire, répondit de choiſir le premier qu'on rencontreroit allant ſur une charrette au temple de Jupiter. Gordius, qui fut rencontré, fut donc proclamé ; & en mémoire de cet évènement, il conſacra ſa charrette à ce dieu. Le nœud, qui attachoit le joug au timon, eſt le fameux nœud gordien, qui, ſelon l'oracle, promettoit l'empire de l'Aſie à celui qui le pourroit délier.

Midas, fils de Gordius, lui ſuc-

céda. Il commença à policer les Phrygiens, encore ignorans & barbares; & il régla le culte public conformément aux cérémonies religieuſes qu'il avoit lui-même appriſes d'Orphée. On a remarqué que les règlemens qu'il fit à ce ſujet contribuèrent à l'affermiſſement de ſon autorité.

Vers ce tems, c'eſt-à-dire, aux environs de la ſortie d'Egypte, commencèrent vraiſemblablement dans l'Aſie mineure une multitude de petits royaumes dont il ne reſte aucun ſouvenir. Mais les Phrygiens, les Lydiens & les Troyens ſont des peuples fort connus, & la monarchie des derniers paroît avoir été aſſez conſidérable.

Dans le tems de la guerre de Troye, ou environ, Argon, arrière-petit-fils d'Alcée dont Hercule étoit père, régna ſur les Lydiens. Ses deſcendans, dont on on n'a pas la ſuite, conſervèrent cette couronne pendant plus de cinq cens ans. Gygès l'uſurpa, après avoir ôté la vie à Candaule, le dernier des Héraclides, & la tranſmit à ſes enfans. Alyate étoit ſon arrière-petit-fils.

La guerre que Cyaxare fit à ce prince duroit depuis ſix ans, lorſqu'une éclipſe de ſoleil, prédite par Thalès de Milet, effraya les deux armées, & fit faire la paix. Alyate chaſſa les Cimmériens. Il ſe rendit maître de Smyrne; & il fit

pendant onze ans la guerre aux Miléſiens, uniquement pour leur enlever leurs moiſſons, ne leur faiſant d'ailleurs aucun autre dommage; vraiſemblablement il les vouloit punir de quelque injure qu'il en avoit reçue.

Vers ce tems commencent les conquêtes de Nabucodonoſor II, fils de Nabopolaſſar. Inquiet de l'agrandiſſement des Babyloniens, Néchao avoit armé contr'eux, & leur avoit enlevé la Paleſtine & la Syrie, après avoir défait Joſias, roi de Juda, qui lui refuſoit un paſſage par la Judée. Nabucodonoſor recouvra ces provinces, & en conquit de nouvelles. On ſait la captivité des Juifs, la priſe de Jéru-

ſalem, celle de Tyr, après un ſiège de treize ans, & les dévaſtations que ce conquérant fit dans l'Egypte. Il laiſſa le gouvernement de ce royaume à Amaſis, qui s'étoit ſoulevé contre Apriès ou Aphrée, petit-fils de Néchao.

Nabucodonoſor mourut après un règne de quarante-trois ans, laiſſant une monarchie plus vaſte que puiſſante, & qui fut la conquête des Perſes, lorſque Cyrus, leur roi, ſe fut joint à Aſtyagès, fils & ſucceſſeur de Cyaxare.

Les commencemens de Cyrus & de l'empire des Perſes ſont très-obſcurs. Nous ſavons que Cyrus, ayant vaincu les Babyloniens, marcha contre leur allié Créſus, fils

& ſucceſſeur d'Alyate qu'il défit à Thymbrée, prit Sardes capitale de Lydie, ſoumit l'Aſie mineure, ſubjugua la Syrie & l'Arabie, & ſe rendit maître de Babylone. D'ailleurs, nous ſavons mal les circonſtances de tous ces évènemens; c'eſt pourquoi il faut ſe borner à quelques obſervations ſur la manière dont ſe faiſoient alors les conquêtes.

Nous avons vu un tems, où les conquérans ne prenoient les armes que pour dévaſter des provinces, qu'ils ne ſe propoſoient pas de conſerver; & ils revenoient couverts de gloire, lorſque, chargés des dépouilles des nations vaincues, ils traînoient après eux un grand

nombre de captifs. Par cette conduite, ils firent plus qu'ils n'avoient projetté ; ils reculèrent leurs frontières, moins parce qu'ils avoient eu l'ambition de dominer ſur les peuples voiſins, que parce que ces peuples, continuellement épouvantés, s'empreſsèrent à leur donner toutes ſortes de marques de ſoumiſſion. C'eſt ainſi vraiſemblablement que ſe forma la première monarchie des Aſſyriens.

Les dévaſtations ayant ſubjugué les provinces, il étoit naturel que ces conquérans féroces imaginaſſent que la dévaſtation étoit encore le meilleur moyen de les conſerver. Ils voyoient qu'un peuple épuiſé ne pourroit briſer ſes fers, qu'il

n'oseroit le tenter, & que par conséquent, son épuisement assuroit sa servitude. Ils bornèrent donc toute la politique à ruiner les pays qu'ils vouloient retenir sous leur domination. Voilà pourquoi la suite des victoires n'offre que des massacres, des villes détruites, des nations exterminées. Cet usage barbare étoit si général, que le vainqueur, qui égorgeoit le vaincu, paroissoit user de ses droits, & la captivité étoit de sa part comme une grace.

Une preuve qu'on ne connoissoit pas d'autre moyen pour conserver les provinces conquises, c'est que dans ces siècles, où une place environnée de murs & située un

peu avantageuſement, pouvoit ſoutenir un ſiége de pluſieurs années, on n'imagina pas de fortifier les frontières, pour prévenir le ſoulèvement des peuples, ou pour défendre l'empire contre l'étranger. Le pays étoit ouvert, & une victoire amenoit l'ennemi juſqu'à la capitale, où le monarque attendoit le même ſort qu'il avoit fait ſubir à d'autres.

Nous avons remarqué que les premières conquêtes ont été faites par des peuples errans, & ce qui paroît le confirmer, c'eſt que dans les ſiècles que nous avons parcourus les grandes monarchies ont continué de faire la guerre, comme ces peuplades la faiſoient elles-mêmes.

Premièrement, un monarque commençoit ſouvent une campagne ſans plan, ſans projet, ſans ſavoir où il porteroit ſes armes. C'eſt ainſi que Nabucodonoſor II marchoit contre Jéruſalem ſans le ſavoir lui-même. Il conſulta le ſort, lorſqu'il fut arrivé dans un endroit où deux chemins aboutiſſoient, & le ſort tomba ſur Jéruſalem.

En ſecond lieu, il paroît que les Aſiatiques ont été des ſiècles, avant de ſavoir diviſer une armée en différens corps. Cyaxare, ſelon Hérodote, eſt le premier qui y ait penſé. Les armées auparavant combattoient donc confuſément & ſans ordre.

Enfin les armées étoient moins des corps de ſoldats, que des peuplades, où le nombre des femmes & des enfans pouvoit être égal à celui des combattans.

Les Aſſyriens, les Babyloniens, les Mèdes & les Egyptiens faiſoient donc la guerre à peu près comme les Scythes faiſoient des irruptions. Voilà pourquoi ces anciennes monarchies étoient d'autant plus foibles qu'elles étoient plus vaſtes ; & il ne faut pas s'étonner, ſi elles tomboient avec la même facilité qu'elles s'élevoient. L'empire appartenoit alors aux peuples qui étoient plus endurcis à la fatigue. C'eſt par cette raiſon que les Perſes l'obtinrent, & l'on a peine à croire

que Cyrus fût un grand général.

En effet, l'art militaire peut ſe perfectionner dans des républiques, telles qu'Athènes & Lacédemone, parce qu'elles font la guerre avec de petites armées, & que l'amour de la liberté attache une grande conſidération au métier des armes. Voilà les ſeules cauſes, qui peuvent concourir aux progrès de cet art. Il n'en pouvoit donc pas faire dans des monarchies, telles que celles des Aſſyriens ou des Babyloniens; & j'ajoute qu'il ne pouvoit pas en avoir fait davantage parmi les Perſes, puiſqu'avant Cyrus, ce peuple ne s'étoit fait aucun nom par les armes, & qu'il avoit même été conquis par les

Mèdes. Il eſt vrai que ce conquérant eſt repréſenté dans la Cyropédie, comme un grand général; mais c'eſt une des raiſons qui fait croire que Xénophon n'a voulu faire qu'un roman. En effet il n'eſt pas vraiſemblable qu'un grand capitaine ſe ſoit formé tout ſeul & tout-à-coup, parmi des peuples auſſi inexpérimentés que les Perſes; cela eſt d'autant moins vraiſemblable que ce conquérant n'avoit pas beſoin de talens ſupérieurs pour vaincre des ennemis tout-à-fait ignorans dans l'art militaire; & ce qui ne l'eſt pas encore, c'eſt l'humanité & la généroſité que montre après la victoire, le Cyrus de la Cyropédie. Il contient ſes

ſoldats ; il empêche le ſac des villes ; il reſpecte la valeur dans l'ennemi qui ſe défend ; & il ſemble occupé à épargner le ſang des vaincus.

Voilà un caractère bien différent de celui des monarques de l'Aſie. Mais ce qui n'eſt pas moins étonnant, c'eſt que le héros de Xénophon joint les lumières aux vertus. Grand homme d'état, il connoît l'art de manier les eſprits ; affable & d'un accès facile, il ſait deſcendre juſqu'aux derniers de ſes ſujets, ſans s'abaiſſer ; il ſait récompenſer avec un ſeul mot ; il ſait faire un refus, ſans déplaire ; il a des amis, & il vit familièrement avec eux, ſans en être moins reſpecté. En un mot,

il ne ſe croit ſur le trône que pour veiller au bonheur des peuples, & il donne tous ſes ſoins à les rendre heureux. Il eſt bien difficile d'imaginer que ce ſoit-là le Cyrus des Perſes.

Cambyſe, ayant ſuccédé à Cyrus ſon père, arma contre l'Egypte. Il employa quatre ans aux préparatifs de cette guerre, & il la commença lorſqu'Amaſis, qui venoit de mourir laiſſoit la couronne à ſon fils, Pſamménite.

Péluſe, qui étoit la clé de l'Egypte, auroit pu l'arrêter; il s'en rendit maître par ſtratagême; il défit Pſamménite, marcha à Memphis, qui ne fit pas une longue réſiſtance; & toute l'Egypte ſe ſou-

mit. Pſamménite ne régna que ſix mois. Cambyſe lui avoit d'abord conſervé la vie; mais ce prince ayant voulu remuer, il le fit mourir.

Voilà tous les ſuccès de Cambyſe. On remarqua bientôt en lui des accès de démence, & ſon règne ne fut plus qu'une ſuite d'extravagances & de cruautés. Il perd une grande partie de ſon armée, qu'il conduit contre les Ethiopiens, à travers les déſerts & ſans précautions. Cinquante mille hommes, qu'il envoie contre les Ammoniens, périſſent ſans qu'on ſache comment. Il pille les temples de Thèbes & les brûle. Arrivé à Memphis, lorſqu'on célébroit la fête du dieu Apis, il bleſſa cet animal avec

ſon poignard ; il fit fuſtiger les prêtres, & ordonna de tuer tous ceux qui célébroient cette fête.

Il fit aſſaſſiner ſon frère Smerdis, parce qu'il le vit en ſonge ſur le trône ; & parce que Méroc, qui étoit tout à la fois ſa femme & ſa ſœur, ne peut refuſer ſes larmes à ce prince, il lui donne un coup de pied, dont cette princeſſe alors enceinte meurt. Pour montrer qu'il a la main ſûre dans le vin, il bande ſon arc contre le fils de Prexaſpe, & déclarant qu'il en veut au cœur, il le lui perce. Prexaſpe cependant étoit de tous ſes courtiſans celui auquel il montroit le plus de confiance. Le lendemain il fit mourir ſans raiſon douze Perſes.

ſes. Enfin il n'y avoit preſque pas de jour, qu'il ne ſacrifiât des victimes à ſa fureur.

Il retournoit à Suſe ſa capitale, lorſqu'arrivé en Syrie, il apprit que Smerdis avoit été élu roi. Ce Smerdis étoit un mage, frère de Patiſithe, à qui Cambyſe avoit confié le gouvernement pour le tems de ſon abſence, & qui étoit mage lui-même. Cambyſe ne put pas punir l'uſurpateur; il mourut en Syrie d'une bleſſure qu'il ſe fit avec ſon poignard, lorſqu'il montoit à cheval. Il a régné ſept ans & quelques mois.

Cyrus avoit cru devoir donner ſa confiance aux eunuques, qui étant généralement mépriſés, n'a-

voient d'autre intérêt que de s'attacher à un prince qui faiſoit leur fortune, & qui leur donnoit de la conſidération. De pareils miniſtres étoient bien plus néceſſaires au faux Smerdis, qui n'oſoit pas ſe montrer en public, & il n'en eut pas d'autres. Déjà ſuſpect, il le devint encore par cette préférence & par ſes précautions à ſe cacher à ceux qui l'auroient reconnu. Ces ſoupçons parurent ſe confirmer, lorſqu'on crut voir dans ſa conduite de l'affectation à s'attacher les peuples par des graces. Otanes enfin, s'étant aſſuré de l'impoſture, forma une conſpiration avec Darius & cinq autres ſeigneurs perſans, & les deux mages furent égorgés.

Selon Hérodote, ces conjurés tinrent conſeil ſur la forme qu'ils donneroient au gouvernement, & ils ne ſe déterminèrent qu'après avoir peſé les avantages & les inconvéniens de la démocratie, de l'ariſtocratie & de la monarchie. Mais il n'eſt pas vraiſemblable que des Perſes aient délibéré ſur un pareil ſujet : les Grecs ne le croyoient pas, comme le remarque Hérodote lui-même; & l'on peut ſoupçonner cet hiſtorien d'avoir ſaiſi cette occaſion pour dire ce qu'il penſoit ſur chaque eſpèce de gouvernement.

Les ſeigneurs perſans convinrent de ſe trouver le lendemain dans un lieu marqué, au lever du ſo-

leil, & de reconnoître pour roi celui dont le cheval henniroit le premier. Ils croyoient que le ſoleil, le dieu des Perſes, déclareroit par-là ſur qui le choix devoit tomber. A peine ils y arrivèrent que le cheval de Darius ſe hâta de hennir, parce qu'il avoit paſſé dans ce lieu une partie de la nuit avec une cavale. C'eſt une précaution que l'écuyer de Darius avoit priſe pour aſſurer la couronne à ſon maître.

Ce prince étoit fils d'Hyſtaſpe, gouverneur de Perſe. Sous prétexte qu'il ne pouvoit veiller à la défenſe de l'état, s'il n'avoit des revenus fixes & aſſurés, il impoſa les provinces, qui juſqu'alors n'avoient payé que des eſpèces de dons gra-

tuits. Il les impoſa néanmoins avec beaucoup de modération, parce qu'il eût été imprudent à lui de n'en pas montrer. Une pareille innovation auroit ſoulevé les peuples, s'il ne leur avoit pas fait croire qu'ils payeroient moins à l'avenir, qu'ils n'avoient payé juſqu'alors. Il eut ſur-tout l'attention de ménager les Perſes, & il n'en exigea aucune eſpèce de tribut.

Les Babyloniens, qui portoient impatiemment le joug, parce que le ſiège de l'empire avoit été tranſféré à Suſe, ſe révoltèrent la cinquième année du règne de Darius. Ce prince aſſiégea Babylone avec toutes ſes forces. Il fut vingt mois devant cette place; & il déſeſpé-

roit de s'en rendre maître, lorſque Zopire la lui livra. Pour exécuter ce deſſein, Zopire, un des ſept qui avoient conjuré contre le mage Smerdis, s'étoit lui-même coupé le nez & les oreilles, & il étoit allé offrir ſes ſervices aux Babyloniens, accuſant Darius de l'avoir mis dans l'état où on le voyoit, & ne paroiſſant reſpirer que la vengeance.

Darius abattit les murs de Babybylone, & fit mourir trois mille habitans. Alors tout ſon empire étant ſoumis & tranquille, il crut que ſa gloire demandoit de lui qu'il fît la guerre à ſes voiſins; il projetta de faire une irruption en Scythie, parce qu'autrefois les

Scythes en avoient fait une en Aſie.

Les Scythes étoient des peuples paſteurs, qui ſans demeure fixe, erroient dans de vaſtes pays incultes. Il étoit donc impoſſible de les ſubjuguer. Ils n'avoient qu'à fuir pour vaincre; & leur ennemi, dénué de tout, périſſoit ſans combat. Par conſéquent, autant il pouvoit être avantageux aux Scythes de faire des irruptions chez les Perſes, autant il l'étoit peu aux Perſes d'en faire chez les Scythes.

A la tête d'une armée de ſept cens mille hommes, Darius part de Suſe. Il paſſe le Boſphore de Thrace ſur un pont de bateaux. Il eſt ſuivi d'une flotte de ſix cens

vaiſſeaux, que lui ont fourni les peuples des côtes de l'Aſie mineure & de l'Helleſpont. Il arrive ſur les bords de l'Iſter, aujourd'hui le Danube : il paſſe ce fleuve, & laiſſe aux Ioniens la garde du pont, leur permettant de ſe retirer, s'il n'eſt pas de retour dans deux mois.

Ce terme étoit expiré, & Darius ne paroiſſoit point encore. Pour combattre un ennemi qu'il n'avoit pu joindre, il s'étoit engagé trop avant, & il n'avoit pu revenir dans le tems qu'il avoit projeté. Cependant les Ioniens étoient ſollicités par les Scythes à rompre le pont & à ſe retirer ; & ils pouvoient, ſans manquer à leurs engagemens, ſaiſir cette occaſion de ſecouer le joug

des Perſes. C'étoit l'avis de Miltiade, alors tyran de la Cherſonèſe de Thrace. Mais Hyſtiée, tyran de Milet, leur ayant repréſenté qu'ils n'étoient maîtres, chacun dans leurs villes, que ſous la protection des Perſes, ils comprirent que leur fortune étoit liée à celle de Darius, & ils réſolurent de l'attendre. Ce fut le ſalut de ce monarque, dont la conduite eſt un exemple des actions imprudentes des conquérans de l'Aſie.

Darius laiſſa Mégabyſe dans la Thrace, pour en achever la conquête, & vint à Sardes, où il paſſa près d'une année. Alors, empreſſé de témoigner ſa reconnoiſſance au tyran de Milet, il s'engagea à lui

accorder tout ce qu'il demanderoit ; & en conſéquence, il lui permit de bâtir une ville ſur la rivière de Strimon en Thrace ; ne conſidérant pas que par la ſituation de cette place, Hyſtiée pouvoit devenir aſſez puiſſant, pour protéger les peuples de cette contrée, & les ſouſtraire aux Perſes. Mégabyſe, lui ayant fait des repréſentations à ce ſujet, il rappella Hyſtiée ſous divers prétextes, & l'emmena à Suſe, où il le retint.

Ayant enſuite médité une expédition dans les Indes, il équipa ſur l'Indus une flotte dont il donna le commandement à Scylax, Grec de Carie ; le chargeant d'obſerver les bords de ce fleuve dans tout

ſon cours, de paſſer dans l'Océan, & de venir en Egypte par la Mer rouge. Scylax exécuta parfaitement ces ordres, & aborda en Egypte trente mois après ſon départ. Sous Néchao, des Phéniciens avoient fait une navigation encore plus étonnante; car après s'être embarqués ſur la Mer rouge, ils avoient fait le tour de l'Afrique, & ils étoient revenus dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar.

Il ſemble que Darius inſtruit par les revers qu'il avoit eus en Scythie avoit ſongé à prendre ſes meſures avant de s'engager dans une nouvelle guerre; auſſi finit-il la conquête des Indes. L'hiſtoire n'a pas conſervé les circonſtances de cette expédition.

Pendant cette guerre une diſſention élevée à Naxe, iſle de la mer Egée, aujourd'hui Archipel, fit bannir pluſieurs citoyens qui vinrent à Milet implorer le ſecours d'Ariſtagoras, gendre d'Hyſtiée & gouverneur de cette ville. Ariſtagoras auſſitôt forma le projet de conquérir Naxe, les autres Cyclades, l'iſle d'Eubée, & par ce moyen de préparer aux Perſes la conquête de la Grèce. Artapherne, ſatrape de Sardes, ayant approuvé ce projet, le fit goûter à Darius ſon frère. On fit donc tous les préparatifs pour cette entrepriſe, & on en donna la conduite au gouverneur de Milet. Elle paroiſſoit devoir réuſſir, lorſque les généraux Perſans, honteux

teux de marcher ſous les ordres d'un Ionien, la firent échouer & rejettèrent la faute ſur Ariſtagoras, qu'ils perdirent dans l'eſprit d'Artapherne.

C'eſt dans cette conjoncture qu'Ariſtagoras médita de ſoulever les Ioniens. Il y fut même ſollicité par Hyſtiée, qui comptant ſur la confiance de Darius, ſe flattoit d'être chargé de réduire lui-même les rebelles.

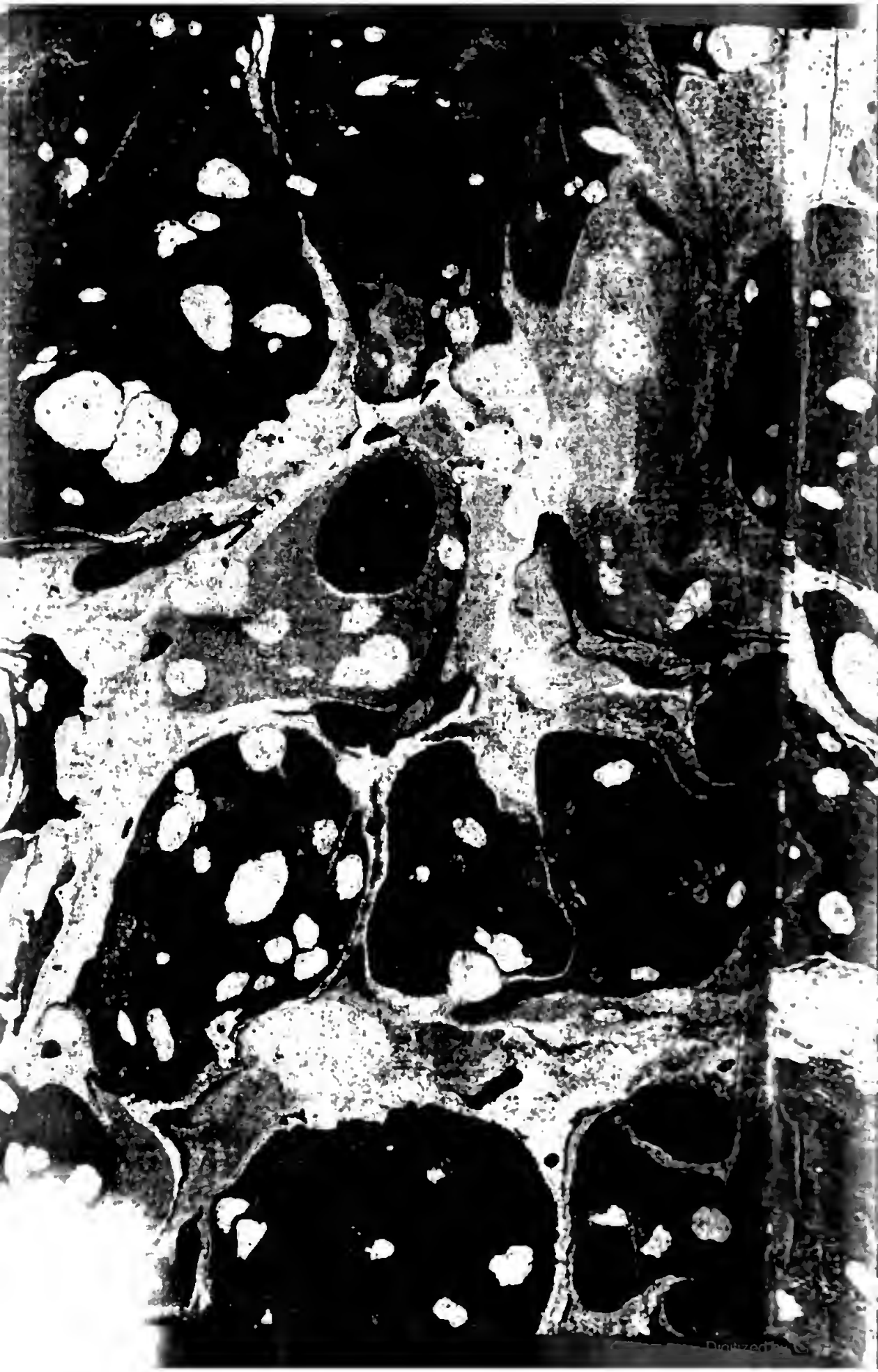
Pour déterminer les Ioniens à la révolte, Ariſtagoras leur rendit la liberté, abdiquant lui-même la tyrannie à Milet, engageant les tyrans des autres iſles à remettre, à ſon exemple, l'autorité entre les mains du peuple, & chaſſant ceux

qui s'y refuſoient. C'eſt de la ſorte qu'il forma une ligue, dans laquelle entrèrent les Grecs des iſles, ceux qui habitoient en Europe ſur l'Helleſpont, & les Athéniens irrités contre Artapherne, qui vouloit rétablir Hippias. Ceux-ci fournirent vingt vaiſſeaux; Erétrie, ville d'Eubée, en donna cinq. Mais Cléomène, roi de Sparte, ſe refuſa aux propoſitions d'Ariſtagoras. Les Lacédémoniens furent plus prudens ſous ce roi, qu'ils ne l'avoient été lorſqu'ils députèrent à Cyrus pour lui dire, qu'ils ne ſouffriroient pas qu'on fît aucun dommage aux Grecs de l'Aſie mineure.

La première année de cette guerre, les confédérés firent voile pour

Ephèſe. Ils y débarquèrent, & marchèrent à Sardes qu'ils réduiſirent en cendres. Mais lorſqu'ils voulurent regagner leurs vaiſſeaux, ils furent attaqués par les Perſes, & ils perdirent beaucoup de monde. Depuis cet échec, les Athéniens refusèrent leurs ſecours aux Ioniens. Bientôt après, la ligue s'affoiblit encore davantage par le peu de concert des confédérés; car les tyrans chaſſés par Ariſtagoras ſemèrent la diviſion parmi eux; & les Ioniens, ayant dans cette circonſtance livré un combat naval, ſe virent abandonnés de leurs alliés au moment même de l'action. Les Perſes vainqueurs prirent Milet, ruinèrent cette ville, & en tranſ-

portèrent les habitans à Suſe, d'où Darius les envoya ſur les bords de la Mer rouge. Alors tout ſe ſoumit, les iſles comme le continent; & la flotte des Phéniciens, ayant fait voile vers l'Helleſpont, fit une deſcente en Europe, où elle brûla les villes des peuples qui étoient entrés dans la révolte.

Miltiade, qui avoit prévu l'orage s'étoit retiré à Athènes. Ariſtagoras périt dans une action; Artapherne fit mourir Hyſtiée, dont la trame fut découverte; & Darius ne ſongea plus qu'à ſe venger ſur les Erétriens de l'incendie de Sardes. Cette guerre a duré ſix ans.

Fin du premier Volume.